

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la  
distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear  
within the text. Whenever possible, these have  
been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées  
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,  
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont  
pas été filmées.

- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Pages damaged/  
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/  
Pages détachées
- Showthrough/  
Transparence
- Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/  
Pagination continue
- Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:

- Title page of issue/  
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison
- Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

---

---

# LE PROPAGATEUR

---

---

Volume IX.

15 Juillet 1898.

Numéro 10.

---

---

## BULLETIN

---

\*. Canada. — Nos lecteurs connaissent tous le terrible désastre de la "Bourgogne", qui, à la suite d'un abordage, sombra avec près de six cents personnes, le 4 juillet, vers 5 heures du matin. Plusieurs familles de Montréal furent cruellement éprouvées en ce sinistre. Six jeunes personnes se rendant en France pour se consacrer au Seigneur furent englouties, Dieu ayant accepté leur sacrifice. Trois prêtres catholiques étaient parmi les mourants : ils donnèrent l'absolution générale à tous les catholiques présents. Ils montrèrent un courage surhumain qui leur attira l'admiration du monde entier. Dieu, dans sa bonté, aura fait miséricorde à nombre des malheureux de ce naufrage!

Toute la science des hommes, apportée à la confection de la "Bourgogne", a été vaine : et ce navire, à cloisons étanches, revêtu d'une solide carapace de fer, s'est brisé contre un voilier qui, lui, put arriver au port. N'est-ce pas le cas de répéter avec le Psalmiste : "Dieu se rira de leur superbe et les détruira au jour de sa colère?..."

— Le vicariat apostolique de Pontiac vient d'être érigé en diocèse et le siège fixé à Pembroke. Mgr Lorrain est le titulaire du nouveau diocèse.

— Le ministère de Québec a fixé une somme de treize cents dollars, pour être répartie en quatre prix à donner à des œuvres littéraires. Le concours s'ouvrira en septembre, pour finir en septembre 1899. Les prix seront décernés aux auteurs : 1<sup>o</sup> de la meilleure histoire du Canada depuis l'union des provinces (\$400); 2<sup>o</sup> du meilleur manuel du cultivateur canadien (\$300); 3<sup>o</sup> du meilleur ouvrage en prose (\$300); du meilleur traité géographique de la province (\$300).

Nous ne pouvons qu'applaudir à l'idée des concours littéraires quand les juges choisis sont, en premier lieu des juges compétents, en second lieu des juges impartiaux. La littérature ne peut être avilie jusqu'à être un instrument de partis : nous espérons que le ministère se rappellera les hommes éminents de nos Universités, de nos Écoles Normales, de nos Séminaires.

\*:\*:

\*. Rome. — Notre Saint-Père le Pape a adressé une lettre magistrale à Mgr l'archevêque de Turin, en réponse au compte-rendu

des fêtes célébrées pour l'Ostension du Saint-Suaire. Après avoir déploré " les faits lamentables par lesquels les ennemis de la paix publique ont naguère troublé et bouleversé l'Italie entière ", et félicité les catholiques et leur pasteur de leur attachement à la Chaire de Pierre, le Saint-Père s'écrie :

" Ce serait en vain que l'on travaillerait à obtenir la concorde *en négligeant la religion* (c'est nous qui soulignons), sans laquelle il est inévitable que la justice vienne à manquer, que tout droit soit méconnu."

Cet enseignement peut s'appliquer, on en conviendra, ailleurs qu'à Turin.

\* \* \*

\* \* **Etats-Unis.**—Nous croyons bien faire en donnant à nos lecteurs quelques renseignements sur l'île de Cuba. Nous détachons cette page de la *Semaine religieuse* de Québec.

**CUBA.**—Cette île merveilleuse, objet de la convoitise des Américains, appartient à l'Espagne depuis sa découverte, en 1492, par l'immortel Christophe Colomb. Quel meilleur titre de propriété à invoquer ! quelle nation européenne peut ainsi revendiquer la légitime possession d'une terre par elle révélée au monde ?

A diverses reprises la beauté et la richesse de cette grande île, une des plus belles du globe, ont tenté des nations européennes ; c'est ainsi que les Anglais la ravagèrent en 1660 et en 1762 ; mais de par les traités, ils durent la laisser à l'Espagne. Les Etats-Unis grandissant la surveillaient et n'hésitèrent pas à chercher à s'en rendre possesseurs, soit en soutenant les insurgés, comme ils l'ont fait plus ou moins ouvertement, soit en offrant à l'Espagne de l'acheter purement et simplement pour la somme ronde de un milliard de francs, proposition qui fut repoussée avec dédain par la fière Espagne.

Cuba, surnommée la " Reine des Antilles ", ne mesure pas moins de 1,450 kilomètres de longueur sur 100 à 150 de largeur, avec un développement de plus de 3,500 kilomètres de côtes, ce qui lui donne une surface équivalente environ au quart de l'Espagne. Elle ne renferme cependant qu'à peine les deux tiers de la population parisienne. Le climat y est chaud et sec une grande partie de l'année, mais malheureusement fiévreux, surtout sur le littoral. Le pays comporte quelques reliefs du sol sans grande importance ; mais certains sommets dépassent ce pendant 2,000 mètres. Les principales rivières sont le Rio Canto, dont le parcours dépasse 200 kilomètres, le Rio de Guines et le Rio des Nègres.

Le pays, autrefois très boisé, a vu son climat se modifier par suite du trop grand déboisement. La végétation y est d'une grande exubérance et d'une très grande variété : c'est ainsi que l'on compte 30 espèces de palmiers et 3,350 plantes diverses. Par une faveur spéciale, cette terre si féconde ne renferme pour ainsi dire pas d'animaux réellement nuisibles ou malfaisants ; par contre, elle nourrit des oiseaux en quantité et des plus variés. Son sous-sol est riche en mines d'or, de fer, de cuivre, d'aimant,

etc. Mais sa véritable richesse est la culture même du sol, au premier rang, celle de la canne saccharifère (qui à elle seule représente environ le quart de la production du monde). Elle est exploitée sur une surface de 3,500 kilomètres, et représente environ 250 millions de francs. Il existe des propriétés d'une importance considérable, donnant des produits de plusieurs centaines de milliers de francs annuellement ; aussi s'explique-t-on la fortune privée de certains Cubains ; malheureusement beaucoup sont ruinés à l'heure présente. Cuba est aussi célèbre par ses fameux tabacs dits de la Havane.

Le café est aussi très cultivé et d'un très bon rendement.

Ensuite vient le coton, puis le manioc, les épices, etc.

Par contre, on importe du blé, du riz, de la viande et autres denrées, sans parler des tissus, étoffes et objets manufacturés.

D'après une des dernières statistiques, l'importation représentait environ 60 millions et l'exportation dépassait 250,000,000 de francs. La flotte marchande comptait près de 8,000 navires de divers tonnages, jaugeant environ 120,000 tonnes. Le budget de l'île se balance environ par 130,000,000 de francs, avec une dette publique de près d'un milliard.

Au point de vue administratif, l'île est une capitainerie générale, se divisant en trois départements : la Havane à l'occident, Puerto-Principe au centre, et Santiago de Cuba à l'orient ou sud-est.

Le réseau des chemins de fer comporte plus de 1,600 kilomètres et le télégraphe plus de 4,000 kilomètres ; l'île est reliée également à l'Amérique et à l'Europe par plusieurs câbles.

On nous permettra de citer les principales villes appelées à jouer un rôle dans cette guerre, qui passionne le monde et sur laquelle se tournent en particulier les regards de la vieille Europe.

La capitale *la Havane*, située sur le havre de ce nom, regarde la côte sud des Etats-Unis ; elle s'ouvre au nord et est défendue par le fort Moro, surmonté du phare qui éclaire l'entrée de la rade ; ses rues sont plutôt étroites et plus ou moins bien tenues ; elle compte quelques monuments d'un médiocre intérêt, comme des églises, parmi lesquelles la cathédrale, qui avait la prétention de posséder les cendres de l'Immortel Colomb, des hôpitaux, un arsenal, un lazaret, des écoles (une Université y a été fondée en 1728), des jardins et des édifices divers. La Havane est également le siège d'un évêché. Sa population est de plus de 250,000 âmes, parmi laquelle beaucoup de métis et de nègres. Elle fut fondée par Diégo Velasquez en 1511 et appelée Puerto de Carenas ; mais déplacée à cause d'insalubrité, elle fut transportée à la place qu'elle occupe actuellement. Elle fut prise par les Français et les boucaniers au xv<sup>e</sup> siècle et par les Anglais en 1762. La Havane, par situation, a été désignée sous le nom de "clef d'union du nouveau monde." Son port est vaste et bien abrité, et des centaines de bateaux peuvent y évoluer à l'aise. Par son aspect extérieur, avec la verdure des jardins et des promenades, sur lesquels tranchent les maisons aux couleurs vives, la ville rappelle Cadix. Le mouvement du port est d'environ 2,000 navires fai-

sant un commerce de plus de deux cents millions de francs. Enfin, au point de vue stratégique, très intéressant, vu les circonstances présentes, la rade est défendue par les forts dits des Princes, ceux de la Punta et de Moro, sentinelles placées à l'entrée, et ceux de la Cabana et San-Diégo.

La ville la plus proche de la Havane est *Matanzas*. Située sur une baie profonde, elle est d'un abord peu facile. Elle date de 1693 et a été construite sur un plan régulier. Ses environs pittoresques offrent sur les bords de la mer des grottes où la population vient pittoresquement se baigner. Son commerce est d'une importance secondaire.

Vers le centre de l'île se trouve Puerto del Principe, à environ 520 kilomètres de la Havane. C'est une ville mal bâtie et malsaine, chef-lieu de la haute cour de justice des Antilles. Peuplée d'à peine cinquante mille âmes, elle n'a qu'une importance secondaire au point de vue du commerce, qui consiste surtout en sucre et en café.

Sur la côte sud de l'île se trouve une cité de quelque intérêt, la Trinidad.

Enfin, à huit cents kilomètres de la Havane, est située, sur la côte rocheuse du sud-est, la ville de Santiago, au fond d'une baie bien abritée, offrant un excellent port bien défendu. Cité de plus de 30,000 âmes, elle est la résidence de l'archevêque des Antilles espagnoles. Malheureusement, par suite du manque d'eau, elle est plutôt malsaine. Fondée aussi par Diégo Velasquez en 1514, elle fut capitale jusqu'en 1589. En 1853, un tremblement de terre la dévasta, mais elle se remit vite de ce désastre. Les cyclones et les graves perturbations atmosphériques ne sont du reste pas rares, comme on le sait, dans ces parages, et à diverses reprises on a eu à déplorer d'effroyables sinistres.

\* \* \*

\* \* **Nécrologie.**—Au moment de mettre sous presse, nous arrive la nouvelle de la mort de S. G. Mgr Lafèche, l'illustre évêque des Trois-Rivières. Nous en parlerons au long dans notre prochain bulletin.

ODÉRIC.

---



---

DIRECTOIRE PRATIQUE  
DU  
**JEUNE CONFESSEUR**

Par **Alexandre CIOLLI**

Chanoine de l'église métropolitaine de Florence.

Traduit de l'italien sur la 4e édition par M. l'abbé Ph. Mazoyer,  
du clergé de Paris.

2 forts vol. in-12 ..... \$1.75

# LA SOMME DU PRÉDICATEUR

Pour tout le cours de l'année chrétienne, renfermant sur chacun des temps liturgiques sur chacun des évangiles des dimanches et les principales fêtes de l'année, sur les sujets de circonstances sur, le très saint-Rosaire, etc., Quatre instructions homilétiques avec d'innombrables notes et plans permettant de varier à l'infini l'enseignement de la chaire. Par P. Grenet dit d'Hauterive, Chevalier de l'Ordre insigne de Pie IX, auteur du *Grand Catéchisme de la Persévérance chrétienne*, etc.

15 forts vol. in-8..... \$22.50  
avec 30 pour cent de remise.

## De l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

I. Son but. — II. Ses moyens. — III. Ses avantages.

En 1822, quelques ouvrières de Lyon, pauvres des biens de ce monde, mais riches de foi, s'unissaient dans une commune pensée de zèle, et fondaient une œuvre qui était alors bien petite. Mais Dieu, qui la leur avait inspirée, répandit les eaux de sa grâce sur ce faible germe, qui en peu de temps devint un grand arbre. Aujourd'hui, l'œuvre des ouvrières de Lyon est répandue par toute la terre, et ses adhérents se comptent par millions. C'est une des plus belles et des plus importantes œuvres qui existent dans le sein de l'Eglise, et son action, disons-le en passant, bien que cette conséquence soit nécessaire, n'est pas moins favorable à la civilisation en général, qu'à la religion catholique elle-même. Elle se nomme l'Œuvre de la Propagation de la Foi. Mais après avoir dit qu'elle est maintenant connue et répandue par toute la terre, il faut pourtant que j'ajoute, non sans confusion pour nous, qu'ici, dans cette paroisse, c'est à peine si quelques personnes savent son existence et son nom. Or, je voudrais que nous ne restassions pas plus longtemps étrangers à une Œuvre si universellement admirée, et qui compte en tant d'autres lieux de si nombreux associés. J'ai donc conçu le dessein de l'établir aussi parmi nous, et c'est pour vous engager à vous enrôler dans ses rangs que je vais vous en expliquer : premièrement, le but ; deuxièmement, les moyens ; et troisièmement, les avantages (1).

I. — *But de l'Œuvre de la Propagation de la Foi.*—Le nom même de cette œuvre en indique parfaitement le but. Ce but, c'est de propager la foi. Mais qu'est-ce à dire, propager la foi ? La foi a-t-elle besoin qu'on la propage, et les associés de l'œuvre dont je parle s'engagent-ils à travailler personnellement et directement à cette propagation ? Répondons à ces deux questions, et le but

1. Caractères de l'Œuvre : 1o Œuvre grande et éminemment catholique par son universalité. 2o Œuvre facile. 3o Œuvre féconde en résultats et riche en espérances. 4o Œuvre très méritoire. 5o Œuvre la plus opportune et la plus actuelle (Le card. GIRAUD).

de l'Œuvre de la Propagation de la Foi apparaîtra avec évidence.

Que la foi, c'est-à-dire la religion de Notre-Seigneur Jésus-CHRIST, par laquelle tous les hommes sont sauvés, ait besoin d'être propagée, c'est une vérité qu'on ne saurait mettre en doute. Assurément, cette propagation est due surtout au souffle et au secours intime du Saint-Esprit ; néanmoins, il est certain également qu'elle s'accomplit extérieurement par l'œuvre des hommes et à la façon des choses humaines ; car la sagesse de Dieu demande que toutes choses soient ordonnées et conduites à leur terme de la façon qui convient à la nature de chacune. Or il est de la nature des vérités de la foi, qu'on ne les connaît qu'autant qu'elles nous sont enseignées. C'est ce qui faisait dire à l'apôtre saint Paul : *Comment croiront-ils en celui dont ils n'auront point entendu parler ? Et comment en entendront-ils parler, si personne ne le leur prêche ? La foi vient donc de l'audition, et l'audition est donnée par la parole du Christ* (1). Mais ce qui prouve mieux encore le besoin qu'a la foi d'être propagée, c'est la conduite de Notre-Seigneur. Pendant les trois dernières années de sa vie, il l'a lui-même prêchée et propagée sans relâche ; et quand fut venu pour lui le moment de quitter cette terre et de remonter dans le ciel, il commanda aux apôtres qu'il s'était choisis de continuer son ministère, en leur disant : *Allez, enseignez toutes les nations, leur apprenant à observer toutes les choses que je vous ai prescrites* (2). Ainsi, la propagation de l'Évangile, ou, si vous voulez, la propagation de la foi, a été tout l'objet de la mission confiée aux apôtres par le Sauveur des hommes ; et c'est parce que les apôtres et leurs successeurs ont été fidèles à s'acquitter de cette mission, que nous sommes arrivés à la connaissance des vérités du salut.

Mais il s'en faut de beaucoup que tous les hommes soient arrivés à cette connaissance indispensable. Que de peuples, — je ne dis pas que d'hommes, — que de peuples entiers qui n'ont pas encore entendu retentir à leurs oreilles la bonne nouvelle de l'Évangile ! On en découvre tous les jours de nouveaux dans des pays jusqu'à présent inexplorés, soit en Afrique, soit en Asie, soit en Amérique, soit dans le nombre infini des îles de l'Océanie. Or, pour ces millions et millions d'hommes, qui sont nos frères, venus d'Adam comme nous, la rédemption demeure comme non avenue, et le ciel fermé. Nous est-il donc permis, à nous les favorisés de Dieu, à nous à qui l'Évangile a été annoncé, nous est-il donc permis, dis-je, de laisser ces peuples croupir dans leur ignorance, dans leurs vices, dans leur malheur, et n'est-ce pas pour eux aussi bien que pour nous que le Sauveur a dit : *Allez, enseignez toutes les nations, leur apprenant à observer tout ce que je vous ai commandé ?* Non, nous ne pouvons pas, nous ne devons pas abandonner ces malheureux, ni nous désintéresser de leur sort. Éclairés avant eux, par nos ancêtres dans la foi, des vérités du salut, nous leur devons de leur faire connaître à leur tour ces vérités, puisque nul ne les peut savoir qu'on ne les lui enseigne.

1. Rom. x, 14, 17.—2. Matth. xxviii, 19 et 20.

Ainsi apparaît le besoin qu'a la foi d'être propagée, et en même temps le devoir pour nous de la propager.

Mais ce devoir de propager la foi nous incombe-t-il à tous dans la même mesure, et la manière de s'en acquitter est-elle la même pour tous ? En d'autres termes, chacun de nous doit-il aller personnellement porter la bonne nouvelle de l'Évangile à ceux qui ne la connaissent pas encore ? Non, chrétiens, ce n'est pas ainsi qu'il faut entendre notre devoir de propager la foi. Car ce n'est pas à tous les chrétiens, mais seulement aux apôtres et à leurs successeurs, qu'il a été dit : *Allez, enseignez toutes les nations*. Les prêtres donc, et même ceux-là seuls qui se sentent appelés de Dieu à ce ministère, ont le devoir de s'y consacrer personnellement. Pour tous les autres, il n'y a nulle obligation d'aller prêcher et convertir les infidèles. Mais s'ils sont dispensés de ce ministère rempli de fatigues et de périls, la charité chrétienne ne les affranchit pas pour cela du devoir de contribuer à la propagation de la foi. Or, comment s'acquitteront-ils, eux, de cette obligation ? Ils s'en acquitteront en aidant les missionnaires apôtres dans l'accomplissement de leur œuvre (1).

Or voilà justement le but de l'Œuvre de la Propagation de la Foi : aider ceux qui vont annoncer l'Évangile aux infidèles ; encourager et soutenir leur dévouement ; pourvoir aux frais de leurs voyages et à leurs besoins matériels ; leur fournir des subsides pour bâtir des églises aux nouveaux chrétiens, ouvrir des écoles à leurs enfants, des asiles à leurs vierges, des hôpitaux à leurs malades, des séminaires aux jeunes lévites indigènes destinés à les seconder et à les remplacer lorsqu'ils ne seront plus. Oui, tel est, je le répète, le but de l'Œuvre de la Propagation de la Foi ; c'est pour l'atteindre qu'elle a été fondée, et qu'elle fait sans cesse appel à de nouveaux adhérents ; car plus nombreux sont les membres de cette Œuvre, et plus largement le but en est atteint (2) — Hâtons-nous maintenant de voir :

1. Est-ce à quelques hommes choisis et rares, qu'a été dite cette parole : *Allez, enseignez* ? L'apostolat est-il une particularité dans l'Église catholique, ou est-il une universalité ? Est-ce à ses disciples seulement que le Christ a dit : *Allez, enseignez* ? Non ; tout ce qui se fait dans l'Église, l'Église entière en est solidaire. C'est son Église qui est apostolique, et ce titre, qui convient à son Église, convient, par *solidarité de communion*, pour me servir du mot du Symbole de Nicée, convient à chaque fidèle en particulier. Donc, si nous sommes apostoliques, nous devons contribuer à l'apostolat. Nous devons tous, par quelque manière que ce soit, dire que ce n'est pas un vain titre que nous avons porté et que nous portons (R. P. LACORDAIRE, *Disc. sur l'Œuvre de la Propag. de la Foi*).

2. L'Œuvre de la Propagation de la Foi n'est donc qu'une mission en tous points semblable à celle des apôtres ; elle a la même source, elle est fondée sur la parole de Jésus-Christ lui-même ; elle a le même but, celui de répandre la connaissance de la vérité parmi les hommes ; la même fin, de les sauver. S'il y eut une institution conforme à l'esprit de l'Évangile, n'est-ce pas celle qui nous occupe aujourd'hui ? Elle propage ces dogmes sublimes que le Verbe divin est venu nous apporter du ciel, et auxquels la raison humaine n'aurait jamais pu s'élever, ces dogmes qui révèlent la noblesse de notre origine et la sublimité de nos destinées. Elle enseigne cette morale si sainte et si pure, si propre à éloigner l'homme de tous ces vices qui entraînent une nature corrompue, ces maximes si consolantes qui peuvent seules le soutenir dans les épreuves si multipliées de



II. — *Ses moyens.* — Pour atteindre son but, qui est, nous venons de le voir, de faciliter l'évangélisation des infidèles,

la vie. Elle dispense les mérites de ce divin Sauveur qui, se livrant comme la victime de tous, mourut pour les péchés du monde. Elle ouvre enfin à tous les peuples la source des bienfaits que Jésus-Christ nous a prodigués, à laquelle il veut faire participer tous les hommes. Quel autre caractère de sainteté pourrions-nous invoquer, afin que cette œuvre fût recommandable ? Quel autre signe demanderions-nous pour l'accepter ? N'a-t-elle pas au contraire tout ce qui peut exciter l'admiration, le zèle de tous ceux qui veulent et cherchent le bien ? Et n'est-ce pas nous honorer et bien juger des bonnes dispositions de notre cœur que de vouloir nous y associer ? Car en exclure quelqu'un, ce serait douter des sentiments chrétiens qui l'animent ; ce serait le croire incapable d'une bonne action, indigne d'être membre d'une société formée, réunie pour un but si louable. — Elle est donc sainte, mes frères, cette œuvre de la Propagation de la Foi, puisqu'elle est destinée à produire des fruits si précieux. Elle continue l'œuvre des apôtres : elle prêche ce qu'ils ont prêché, elle annonce le même Dieu, la même foi, le même Baptême, le même Jésus-Christ. La trompette évangélique, pour me servir des paroles de saint Jean Chrysostôme, ne devait point rester muette après leur mort, et dans leur tombeau ne s'éteignit point avec eux ce zèle qui les embrasait. Leurs ossements, comme ceux de Joseph, ainsi que le dit l'Écriture, Eccli. XLIX, 18, prophétisent encore ; ce zèle vit dans l'Église toujours fort, toujours ardent ; il vit dans ceux qui leur ont succédé, il vit dans ces hommes héroïques qui, comme eux, vont porter la paix aux nations. Oui, c'est une œuvre apostolique, et cette œuvre n'est point bornée à un lieu, à une contrée, à un royaume ; continuant, pour ainsi dire, la rédemption, elle la veut universelle, et y appelle tous les peuples. car il n'est point, auprès de Dieu, d'acceptation de personne, et le Sauveur est mort pour tout homme de toute nation, de toute langue, de toute couleur. Tels est l'objet de ses travaux : elle s'étend sur toutes les régions, sous tous les climats : c'est une œuvre vraiment catholique. — De plus, cette œuvre est éminemment française, et nous devons en revendiquer la gloire. Si elle doit exciter votre piété, elle intéresse aussi votre honneur. Catholiques, vous lui devez votre zèle ; Français, vous lui devez aussi vos concours. Les conquêtes d'un François-Xavier et de ses héroïques compagnons appartenaient plutôt à la France qu'à l'Espagne et au Portugal, c'est en France, à Paris, qu'il apprit la science des saints et qu'il reçut l'étincelle de ce feu dont il embrasa les plages étrangères ; c'est là qu'il se consacra par vœu, avec des hommes qu'il avait choisis, à la conversion des infidèles ; c'est à la France que l'on doit ces hommes qui, dans les missions d'Orient, inspirèrent tant d'admiration pour les arts et les sciences de l'Europe aux rois et aux empereurs de ces contrées... Qui envoya des missionnaires sur les côtes de la Barbarie, à Madagascar et en d'autres îles ? Ce fut l'immortel saint Vincent de Paul, qui, tout en fondant des hospices pour les infirmes, savait aussi qu'il est des infirmités plus cruelles que celles du corps, qui affligent la triste humanité. C'est en France que se forma cette célèbre société, dont les apôtres, pendant deux siècles, fécondèrent de leurs sueurs et de leur sang les contrées de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique. C'est enfin en France qu'ont été fondées ces deux illustres maisons de Saint-Sulpice et des Missions Étrangères, qui subsistent encore, et dont les élèves sont destinés à porter la foi parmi les infidèles. — On s'extasie souvent au nom des conquêtes de certains peuples ; on dresse des monuments, des statues, à ces grands capitaines qui enchaînèrent les peuples à leurs chars de victoire, et on n'a que de l'indifférence pour ces hommes apostoliques, dont les conquêtes paisibles soumettent les peuples à la religion par les seules armes de la douceur, des vertus évangéliques. Et cependant, qui mérite mieux la gloire ? Ils s'arrachent aux douceurs d'une existence tranquille, aux joies de la famille : père chéri, mère tendrement aimée, bonheur de la patrie, ils abandonnent tout pour aller dans un climat tantôt brûlant, tantôt glacial, se dévouer à la conversion des infidèles. Que de peines, que de fatigues sur ces terres étrangères !... Errer dans les forêts,

l'Œuvre de la Propagation de la Foi demande à ses adhérents l'emploi de deux moyens, dont le premier est la prière. Heureuse et chrétienne pensée, de regarder la prière comme le premier moyen de réussir en toute entreprise ! Car former un projet, nous le pouvons, comme le laboureur peut semer son blé ; mais faire réussir ce projet, nous ne le pouvons pas plus que ne peut faire germer et mûrir son blé le laboureur le plus prudent et le plus expert. La loi, c'est que l'homme donne son travail, et Dieu le succès, quand il lui plaît. Voilà pourquoi l'Œuvre de la Propagation de la Foi demande à ses adhérents de prier, afin que Dieu daigne bénir l'entreprise commune. Par la prière, en effet, les associés de la Propagation de la Foi obtiendront la multiplication des vocations apostoliques, qui sont si nécessaires, quand on considère le petit nombre des ouvriers en regard de l'abondance de la moisson, ainsi que s'exprimait Notre-Seigneur, qui, après cette constatation, concluait ainsi : *Priez donc le Maître de la moisson qu'il y envoie des ouvriers* (1). Par leurs prières, les associés de la

parmi les bêtes sauvages, en proie à toutes les privations ; gravir les montagnes, franchir des déserts affreux ; se plier aux habitudes des peuples qu'ils visitent ; étudier leur langue, si difficile et souvent si bizarre : en un mot, se faire tout à tous, comme le grand apôtre, afin de les gagner à Jésus-Christ, voilà, mes frères, un tableau bien faible de leur vie ; et souvent une mort cruelle les attend là où ils ne portent que des paroles de vie. Hélas ! ils meurent sans qu'une bouche amie recueille leur dernier soupir ; aucune âme chrétienne n'est là pour murmurer quelque prière et leur ouvrir un tombeau... Accompagnons de nos vœux les pas lointains de ces âmes héroïques sur la terre étrangère. Souvent nous baignons de nos larmes ces pages qui nous arrivent d'outre-mer, et qui nous racontent leurs périls, leurs travaux, et parfois aussi leurs supplices. Ne nous bornons point à une stérile admiration : envoyons-leur quelques secours. Cette aumône servira à sustenter leur vie si pénible, à ériger quelque école où l'enfance recevra une éducation chrétienne, quelque autel à Jésus-Christ. Et ne pensez point que je vous propose une chose nouvelle : d'autres, avant vous, l'ont faite. D'illustres personnages regardèrent jadis comme une chose glorieuse de contribuer à une si belle œuvre ; plus d'un roi de France ouvrit ses trésors pour seconder les entreprises des ministres zélés de Jésus-Christ. — Lorsque la France fut maîtresse du Canada, ce furent les seigneurs et les dames de la cour de Louis XIII et de simples particuliers qui se chargèrent des frais de tous les établissements nécessaires pour civiliser et instruire ces peuples des principes du Christianisme. Le Commandeur de Sillery fit bâtir de ses deniers un village entier, près de Québec, où étaient reçus et nourris tous les Indiens qui embrassaient la foi. Une duchesse d'Aiguillon fonda l'Hôtel-Dieu de Québec, et lui fournit de religieux hospitalières, et lui prodigua d'abondantes largesses. Une dame de Bagnols donna soixante-six mille livres pour l'érection d'un siège épiscopal en Perse. Vous parlerai-je enfin d'un Caylus, d'un Laval, de tant d'autres qu'il est inutile de citer ? — Quel est donc le catholique qui refuserait, que dis-je ? qui ne désirerait d'y concourir ? Il est, je le sais, une objection de l'impiété : qu'il ne faut point inquiéter les consciences, qu'il faut laisser les infidèles mourir dans cette même religion, au sein de laquelle ils sont nés. Eh quoi ! vous demandez si haut que les lumières soient répandues, et vous refusez à ces peuples celles de la foi, les plus essentielles de toutes ! C'est ainsi qu'une prétendue philanthropie laisse mourir et se perdre des hommes qui sont dans l'erreur, et qui cependant, comme nous, sont appelés à la vérité (Anonyme, *Tribune sacrée*, tome XIX).

1. Matth. ix, 38. — Nous pouvons participer à l'apostolat en bien des manières. Nous le pouvons par la prière, en demandant à Dieu de se susciter des apôtres. Vous le pouvez par l'éducation de vos fils ; vous le pouvez en demandant à

Propagation de la Foi obtiendront non seulement que beaucoup d'ouvriers soient appelés, mais ils obtiendront en outre que ces appelés soient fidèles à leur vocation, et pourvus de toutes les qualités et de toutes les vertus qui leur sont nécessaires, la force, la santé, l'intelligence, la foi, la constance. Ils obtiendront de plus, pour les peuples évangélisés, l'empressement à se faire instruire des vérités de la religion, la fidélité et la constance à pratiquer leur foi, l'éloignement des occasions qu'ils pourraient avoir de la déshonorer par leur conduite, et la force de la confesser devant les persécuteurs et de verser leur sang, s'il le faut, pour elle. Enfin, les associés de la Propagation de la Foi obtiendront, par leurs prières, que les membres de l'OEuvre deviennent de plus en plus nombreux, de plus en plus fervents, de plus en plus généreux, pour que la prospérité de l'association aille toujours en se développant et ses fruits en s'agrandissant.

Que si vous désirez savoir, maintenant, quelles prières l'OEuvre demande à ses associés, je vous répondrai qu'elle ne les oblige à dire, chaque jour, qu'un *Pater* et un *Ave*, avec l'invocation du patron de l'OEuvre : *Saint-François-Xavier, priez pour nous*. En core est-il dit que, pour rendre cette obligation plus légère, il suffit d'appliquer à cette intention, une fois pour toutes, le *Pater* et l'*Ave* de la prière du matin ou du soir, pourvu qu'on y joigne chaque fois l'invocation à saint François-Xavier. Assurément, ce premier moyen est à la portée de tout le monde, et il n'est absolument personne qui ne puisse pas le fournir à l'OEuvre de la Propagation de la Foi pour atteindre son but.

Il en faut dire à peu près autant du second moyen employé par l'OEuvre, et qui consiste dans une offrande de cinq centimes faite chaque semaine par les associés. Non qu'on ne puisse donner davantage ; beaucoup de personnes le font, et donnent même de grosses sommes, persuadées qu'elles sont qu'aucun autre placement de leur argent ne pourrait valoir mieux que celui-ci. Mais la cotisation fixée par l'OEuvre, je le répète, est de cinq centimes seulement par semaine. Or, cette cotisation, pour les personnes, je ne dis pas riches, je ne dis même pas aisées, mais simplement du commun, est infiniment minime. Elle a été abaissée à ce taux précisément afin que tout le monde puisse faire partie de l'OEuvre. Qui est-ce, en effet, qui ne peut pas retrancher un sou par semaine sur ses dépenses ? Qui est-ce qui ne dépense pas un sou inutilement en frivolités ou en bagatelles ? Qui est-ce, hélas ! qui ne le dépense pas, et souvent beaucoup plus, pour offenser Dieu ? Eh bien, ce sou, retenez-le et donnez-le pour la Propagation de la Foi.

Dieu, comme le faisaient dans les temps de ferveur chrétienne, depuis les princes jusqu'aux habitants des cabanes, en demandant qu'il descende de votre sang quelque apôtre, quelque saint prêtre qui reçoive cette mission d'aller mourir, même en vivant, pour la propagation de la foi. Et si ce sentiment est devenu plus rare, si, dans tant de familles, on ne consent pas même à donner au sacerdoce ordinaire un tribut, s'il en est ainsi, c'est que notre foi s'est refroidie, que nous ne comprenons plus le principe de l'apostolicité qui nous est donné (LACORDAIRE, loc. cit.).

Ah ! si vous saviez ce que font de pauvres paysans, de pauvres montagnards, si vous saviez les peines qu'ils se donnent, les privations qu'ils s'imposent pour payer leur cotisation et contribuer au salut de leurs frères inconnus !... Mais enfin, admettons que réellement quelques-uns d'entre vous ne puissent pas donner ce sou chaque semaine. Eh bien, l'OEuvre de la Propagation de la Foi ne vous fermera pas son sein pour cette raison. Elle acceptera ce que vous pourrez lui donner, si peu que ce soit, et le recevra avec même plus de reconnaissance et de respect que l'or du riche, parce qu'elle verra dans votre obole plus de sacrifice et d'amour que dans son offrande, fût-elle considérable (1).

Et ne dites pas, comme pour vous décourager, que ces souscriptions sont trop petites en égard au but à atteindre, et qu'autant vaut s'abstenir. Détrompez-vous. Il est vrai, "isolées, chacune d'elles n'est rien ; quel bienfait sérieux pourrait en sortir ? Rassemblées, elles se fécondent par leur rapprochement ; elles prennent, en se confondant, la profondeur d'un abîme et la puissance d'enfanter des merveilles. C'est ainsi que des gouttes réunies forment les Océans, avec leur immensité solennelle et les magnificences qu'ils font éclore sur leurs rivages (2).

1. Ne faites que ce que votre situation de fortune vous permet. Mais faites-le sans une fausse réserve de calcul et d'économie. Allez jusqu'aux limites que vous pouvez réellement et consciencieusement atteindre. Imités ces admirables soldats irlandais qui, jetés à des milliers et des milliers de lieues de leur patrie, dans les Indes Anglaises, surent prélever plus de mille francs sur leur solde militaire pour les envoyer à la Propagation de la Foi ! Nobles héros, qui la veille sacrifiaient ainsi leur argent pour la gloire de l'Eglise, et le lendemain, pour celle de leur pays, se faisaient massacrer dans la terrible affaire du Caboul ! *Ann. de la Propag. de la Foi*, tome xvi, p. 439. (Mgr PLANTIER, *Lettre past. sur l'OEuvre de la Propag. de la Foi*, n. 5).—Vous qui êtes dans l'aisance, vous qui ne pouvez pas vous rendre le témoignage de ne pas faire de dépenses inutiles, êtes-vous de l'association de la Propagation de la Foi ? si même vous en êtes tous, pouvez-vous vous rendre ce témoignage que vous faites pour elle tout ce qu'il est possible de faire ? L'Anglais, à lui tout seul, consacre vingt-cinq millions par an à ses missions non apostoliques... Vous voyez que nous sommes bien au-dessous de ce que nous pourrions être.—Eh bien ! je ne dirai pas cet or, mais cette monnaie de cuivre, cela suffit pour acquitter en grande partie votre dette envers l'apostolat. Quand on songe à ce que peut faire un sou ! Combien d'âmes peuvent être rachetées par lui ! Quelle douleur, quand nous le verrons mieux au sein de la lumière, quelle douleur d'avoir mangé tant de sous non seulement d'une manière inutile, mais souvent au moins d'une manière légère, si ce n'est d'une manière plus ou moins coupable ! Si, à chaque sou que nous jetons, pour ainsi dire, par terre pour un caprice, nous disions ceci : C'est le prix d'une âme ! (LACORDAIRE, loc. cit.).

! Mgr Plantier *Lettre past. sur l'OEuvre de la Propag. de la Foi*, n. 1.—Ne croyez pas, nos très chers Coopérateurs, qu'en grandissant l'OEuvre de la Propagation de la Foi compromettra les autres œuvres de vos paroisses, celles qui présentent un rapport plus direct avec les intérêts spirituels dont vous avez la garde et la sollicitude. Au lieu d'être funeste, elle leur sera salutaire. Ce n'est pas une de ces plantes meurtrières qui tuent celles dont elles sont entourées ; c'est un arbuste protecteur qui leur prêt-<sup>ra</sup> l'appui de sa tige et le bienfait de son ombre. Elle fécondera toutes vos institutions par les grâces dont elle vous ouvrira la source. Partout elle a produit ce résultat ; et, comme tout le monde, vous verrez par expérience que la charité s'enrichit en s'épuisant pour les missions : c'est une de ces mille impossibilités que réalise, à chaque instant, la puissance de l'esprit chrétien (Mgr PLANTIER, loc. cit. n. 5.)

¶ Ainsi l'Œuvre de la Propagation de la Foi ne demande à ses associés, pour ses moyens d'action, rien qui ne soit excessivement facile et à la portée de tout le monde. Qu'on soit pauvre, qu'on soit malade, qu'on soit juste ou pécheur, qu'on soit magistrat, laboureur, artisan, commerçant, on peut faire partie de cette Œuvre que nous savons déjà admirable par son but, et que nous allons encore voir admirable par

III. — *Ses avantages.* — L'Œuvre de la Propagation de la Foi est avantageuse à Dieu, à l'Église, aux infidèles et aux membres eux-mêmes de cette Œuvre.

Elle est avantageuse à Dieu d'abord. Elle seconde ses desseins, qui sont la sanctification de tous les hommes. Elle répond à son amour, qui veut leur salut, et qui a donné son Fils unique pour qu'ils puissent l'accomplir. Elle étend son royaume en ce monde, en lui procurant de nouveaux et nombreux adorateurs. Elle augmente sa gloire dans l'autre, où elle envoie tant de témoins des triomphes de sa grâce ici-bas. Enfin elle remplit son cœur de joie, lorsqu'il voit tous les membres de la famille humaine s'aimer et s'entr'aider avec tant de dévouement et de bonne volonté.

L'Œuvre de la Propagation de la Foi est aussi avantageuse à l'Église dont elle facilite les conquêtes. L'Église a reçu, de Jésus-CHRIST son fondateur, la mission de lui gagner tous les hommes, afin que, comme il n'y a qu'un pasteur, qui est lui-même, il n'y eût qu'un troupeau. Pour s'acquitter de cette mission, l'Église avait reçu, dans le cours des siècles, divers secours temporels. Mais en ces derniers temps, la confiscation des biens ecclésiastiques, dans la plupart des États chrétiens, avait tari les sources où puisait le Pontife romain pour pourvoir à l'extension de l'Évangile dans les contrées infidèles. Ce fut alors que la charité des vivants a fait revivre le passé sous d'autres formes, et le sou par semaine de la Propagation de la Foi a constitué en quelque sorte la liste civile de l'apostolat. Dès lors les missions catholiques ont recommencé de fleurir, et jamais peut-être elles n'ont été aussi générales et aussi prospères que maintenant, grâce à l'Œuvre admirable dont je vous entretiens (1).

(1). Si elle ne fait pas l'apostolat, l'Œuvre de la Propagation de la Foi l'encourage et le multiplie par son dévouement et sa sollicitude; elle l'alimente par ses aumônes; elle nous le fait connaître par ses *Annales*. Et quel bonheur pour nous que d'en suivre ainsi le mouvement et l'histoire! Quelles raisons décisives de nous attacher de plus en plus à l'Église ne nous sont pas données par les gloires dont nos missionnaires la couronnent! Oui, pouvons-nous dire en lisant les lettres admirables qu'ils nous envoient, cette Église catholique et romaine est bien la seule Église vraie, la seule épouse de Jésus-CHRIST, parce que seule elle enfante de véritables apôtres, des apôtres saintement passionnés pour le salut des hommes encore assis dans les ténèbres et les régions de la mort; des apôtres qui, pour leur porter le fruit de la rédemption, désertent le triple soleil de la famille, de la patrie et de l'amitié; des apôtres qui, pareils à saint Paul, se dévouent à cette tâche laborieuse sans autre dédommagement que la perspective des privations, de la détresse, allant se perdre dans celle du martyre; des apôtres dont les sueurs et le sang, lavant les peuples comme un mystérieux Baptême, en font des êtres nouveaux dans la justice et la sainteté; des apôtres, enfin, qui, par une admirable flexibilité de zèle et d'abnégation, s'abaissent,

Combien cette œuvre est encore avantageuse aux peuples évangélisés, c'est ce qu'il est à peine besoin de dire. Tant que ces peu-

s'assouplissent, s'accommodent aux nations qu'ils évangélisent, deviennent petits avec les petits, nomades avec les nomades, sauvages avec les sauvages, afin de mieux les conquérir à Jésus-Christ, et les élever à la hauteur de la vie chrétienne ! Trouvez, si vous le pouvez, nos très chers frères, une autre Eglise qui donne de si nobles propagateurs à l'Évangile, de tels régénérateurs à l'humanité déchue. Partout vous ne rencontrez qu'apathie, impuissance, vénalité, mais surtout haine du Catholicisme, c'est-à-dire tous les signes d'une Eglise adultère et répudiée par l'Époux. — Oui, l'Eglise catholique est la seule Eglise vraie, parce que seule elle suscite des apôtres qui, en étendant le règne de la vérité, étendent aussi celui de la charité, s'efforçant de lier tous les peuples en un vaste faisceau d'amour, de manière à ce que n'ayant plus qu'une foi, ne connaissant qu'un même Seigneur, s'abritant à l'ombre de la même croix, elles arrivent à l'unité de cœur par l'unité de religion. — Oui, l'Eglise catholique est la seule Eglise vraie, parce que seule elle compose, par les Annales de ses missions lointaines une histoire sérieuse, une histoire digne de celle de son passé par le noble caractère de ceux qui la redigent, et la majesté, la plénitude et la suite des événements qu'elle raconte. En dehors d'elle rien qui lui ressemble ; rien qui fasse la continuation des Actes des Apôtres, ni des Actes des Martyrs ; rien même qui ait un air quelconque de famille avec ces monuments augustes ; vous ne rencontrez qu'une misérable statistique de missions sans conquêtes, écrites par un apostolat sans prosélytisme comme sans autorité. — Oui, enfin, l'Eglise catholique est la seule Eglise vraie, et pour quoi ? C'est que, grâce aux merveilles de son apostolat, nous trouvons en elle seule cette épouse sans rides, dont parle l'Écriture ; cette épouse contre laquelle les années sont impuissantes, dont la jeunesse se renouvelle comme celle de l'aigle ; cette épouse qui, dominant les tribulations aussi bien que les temps, redouble sous le fer qui la blesse ; pousse un surcroît de vigueur dans le sang où l'on essaye de l'étouffer, et marche plus librement au sortir de ce bain salutaire, parce que sa tunique s'y est retrempee dans une pourpre plus éclatante. O sainte Eglise notre mère ! O reine auguste et bénie, que vous êtes admirable avec toutes ces gloires dont nos jeunes chrétiens vous de parent aux yeux de notre tendresse ! Que de nouveaux diamants à votre couronne ! Que d'étoiles levées d'hier sur votre tête ! Que de titres conquis chaque jour à l'amour de vos enfants ! — Et vous, Œuvre sacrée de la Propagation de la Foi, vous qui contribuez si puissamment à décorer notre mère de ce manteau d'honneur, où tant d'ornements et de vertus se jouent comme de miraculeuses broderies, Ps. xlv, 11-15 ; vous qui par la main de nos missionnaires lui présentez à tout instant de nouvelles Eglises comme autant de vierges immaculées pour lui former une cour, Ps. xlv, 16, ah ! recevez notre dévouement en échange de ce diadème dont vous ceignez son noble front. Les offrandes que nous vous donnerons, vous nous les renfrez avec usure en lui créant des droits à notre admiration comme à notre attachement. Quelles que soient nos libéralités pour vous, à quelque hauteur que nous fassions monter le niveau de votre trésor, nous ne payerons jamais assez le bonheur de voir l'Eglise, par votre concours, dilater ses pavillons, multiplier sa famille, régénérer seule les peuples à travers ces milliers de sectes et d'écoles qui, tout en se flattant de les moraliser, ne réussissent qu'à les pervertir (Mgr PLANCHON, loc. cit.) — En vous recommandant la Propagation de la Foi, que faisons-nous donc, mes frères, si ce n'est vous recommander la gloire de cette Eglise dont vous êtes les enfants, que Dieu a glorifiée par tant de prodiges ? Oui, nous voulons que vous aimiez l'Eglise comme Jésus-Christ l'a aimée, comme l'ont aimée ses apôtres, ses martyrs et tous ceux qui furent ses défenseurs. Ainsi vous aiderez à l'accomplissement des destinées immortelles qui lui ont été promises... Oui, de beaux jours s'annoncent pour l'Eglise, et, si nous jetons un coup d'œil au loin sur les royaumes étrangers, là aussi se préparent de nouveaux triomphes pour l'Eglise. Le mahométisme se meurt ; le nom du prophète n'excite plus ces populations jadis si ardentes et si dévouées. A Constantinople,

ples ne connaissent pas la vraie religion, leur sort est épouvantable. Hommes, femmes et enfants, tous sont également misérables. Esclaves de quelques chefs féroces, ils sont traités comme des animaux, vendus, bâtonnés, mutilés avec la dernière barbarie. Plongés dans la plus profonde ignorance et dans les vices les plus abjects, ils n'ont d'ailleurs pour religion qu'un paganisme ridicule et grossier. Ainsi, misérables dans leur corps, misérables dans leur âme, sans espérance quelconque d'un avenir meilleur, mais ne devant sortir de l'enfer de ce monde que pour entrer dans l'enfer de l'autre, voilà leur destinée (1). Mais dès que le missionnaire catholique, grâce aux subsides de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, a pu se rendre au milieu d'eux et leur faire entendre la parole de l'Évangile, soudain leur âme se relève, leur esprit s'éclaire, leur cœur s'épure, et là où ne se trouvait qu'une tribu absolument abruti, peu de temps après l'on admire une grande famille chrétienne, unie, heureuse, régénérée, entremêlant un travail libre de prières et de chants, et à son tour associée à la grande Œuvre qui l'a délivrée, pour l'aider à porter à d'autres misérables les bienfaits qu'elle leur a procurés (2).

non loin des mosquées, s'élèvent des temples catholiques ; le nom de chrétien n'y est plus en horreur. Dans Alexandrie, les cérémonies de notre culte s'accomplissent aussi librement que chez nous. L'Afrique, conquise par le courage de nos armées, a vu se relever le siège des Augustins. Notre foi et notre civilisation auront bientôt changé la face de ces contrées barbares ; là s'ouvre un vaste champ au zèle apostolique. Aux États-Unis, les conversions se multiplient ; chaque jour on en voit de nouvelles. Le Catholicisme s'avance dans les établissements intérieurs. Il pénètre dans l'Indoustan, le Mongol, le Malabar, le Tonquin, les royaumes de Ceylan, de Ligor, de Siam, de la Cochinchine, en Corée, en Chine, dans les îles Mariannes, les Molusques, aux Philippines ; il va embrasser l'Océanie presque toute entière. Oui, de beaux jours se préparent pour l'Église. Voici s'accomplir cette prophétie de Jérémie, xxxi, 8 : *Les nations viendront à vous des extrémités de la terre* ; et cette autre d'Isaïe, xlix, 12 LX, 4 : *Des enfants te viendront de bien loin. Lève donc les yeux, vous dirai-je avec le même prophète, et voyez tous ces peuples destinés à être votre conquête. Déjà le Seigneur a préparé les voies ; que l'œuvre commencée parmi ces nations ne reste point inachevée ; aidez de vos prières, de vos largesses, les hommes généreux qui l'ont entreprise. La réunion de tous les hommes en une seule famille, liée par un même amour, fut le dernier vœu de Jésus-Christ : Qu'ils soient un avec moi comme je suis un avec vous.* Joan. xvii, 11, disait-il à son Père. Devenant les associés de l'Œuvre pour la Propagation de la Foi, vous serez les coopérateurs de cette fusion de tous les peuples en un seul peuple (Anonyme, *Tribune sacrée*, tome xix).

(1) Qui les transformera ? Ce ne sera point cette chimérique puissance qu'on appelle le Progrès, et que nous avons inventé pour détrôner la Providence ; voici des siècles que ces peuplades dorment dans leur dégradation, sans que le Progrès ait pris le souci de les en arracher. Ce n'est pas non plus l'influence de notre civilisation ; la civilisation européenne n'a fait pour elles que l'une de ces trois choses : ou bien les anéantir, quand elles opposaient trop de résistances à ses conquêtes ; ou les résouler dans les forêts, les abandonnant à elles-mêmes après s'être emparée de leur territoire ; ou favoriser et même aggraver leur dépravation naturelle par de nouvelles corruptions, afin de mieux les exploiter ou les assujettir. Voilà ce que devra raconter à l'avenir l'impartiale histoire des deux Amériques et de presque tous les nouveaux mondes où notre civilisation, depuis trois cents ans, a planté son drapeau (Mgr PLANTIER, loc. cit. n. 3).

(2) Le côté le plus étonnant de cette transfiguration, c'est la plénitude proli-

Enfin, l'OEuvre de la Propagation de la Foi offre aussi, à ses adhérents eux-mêmes, les avantages les plus précieux. Et d'abord,

gieuse et la puissante énergie avec lesquelles elle développe l'esprit chrétien dans les hommes dont elle change la nature. En recevant le Baptême, ils ont promis à celui qui le leur a donné de ne plus retomber dans leurs anciennes mœurs. Ils renfermeront la société conjugale dans l'unité la plus sévère; ils ne s'abreuvèrent plus de ces liqueurs enivrantes par lesquelles les honteux calculs d'une civilisation meurtrière voulaient achever de les abruter. A la place et sur les ruines de ces vices grossiers, ils ont juré de faire régner les vertus évangéliques et l'observation complète de la loi divine. Et le missionnaire s'éloigne, les abandonnant à eux-mêmes. Au bout de quelques mois, il revient auprès de ces néophytes qui trassaient de le revoir. " Et vos serments, où en sont-ils? — Père, les oiseaux des forêts s'en sont allés chassés par l'hiver, les feuilles des grands arbres ont été plus d'une fois arrachées par la tempête, les flots des rivières ont couru se précipiter dans les grandes eaux, et nos serments sont restés inébranlables! Nous ne nous en sommes pas écartés même de l'épaisseur d'un brin de paille. Est-ce qu'on peut manquer de parole au grand Esprit? " Telle est l'incorruptibilité de ces consciences nouvellement régénérées; leur droiture, leur délicatesse et leur vénération pour le devoir vont si loin qu'elles ne soupçonnent pas la possibilité d'une transgression. Le martyr leur paraît mille fois plus naturel qu'une infidélité quelconque, et ils l'affrontent sans peur. Quand, après de longues absences, le prêtre qui les a lavés dans le sang de l'Agneau leur demande si, depuis, leur tunique a contracté quelque tache, cette question les étonne, tant le péché leur semble impossible, et ils l'affrontent sans peur. Quand, après de longues absences, le prêtre qui les a lavés dans le sang de l'Agneau leur demande si, depuis, leur tunique a contracté quelque tache, cette question les étonne, tant le péché leur semble impossible, et ils l'affrontent sans peur. Il en est deux principaux : le bien temporel et le bien spirituel de ces peuples, que vous leur devez comme hommes, comme chrétiens. Parmi eux, vous le savez, n'est point parvenue la connaissance du vrai Dieu, ou si elle y fut ja lis portée, le fer des tyrans renversa ses autels, une législation brutale et sanguinaire extirpa les germes du Christianisme, et l'absence des pasteurs, la force de la coutume, anéantirent par la suite des temps tout sentiment de foi dans le cœur des peuples abandonnés à eux-mêmes. O généreux Xavier, que votre âme gémirait profondément, si, rappelé à la vie, vous parcouriez de nouveau ces terres fécondées par vos prodiges, et aujourd'hui mortes à la foi ! Quelle serait votre douleur, si vous redeviez ces peuples que vous imbuîtes des célestes doctrines, que votre propre main avait baptisés au nom de Jésus-Christ ! Ces enfants que vous engendrâtes à la grâce, ils ne sont plus ! Il est aussi des terres que les messagers de l'Evangile n'ont pas eu le temps de visiter, terres vierges, où vivent encore des peuples enfants, n'ayant d'autre loi que la loi naturelle, toujours insuffisante; peuples enfin qui n'attendent qu'un maître pour les instruire, un guide pour les conduire. En Asie, en Afrique, en Amérique, dans l'Océanie, il est des contrées immenses, où vivent des peuplades nombreuses, n'ayant de l'homme que le nom et la forme, barbares comme les bêtes farouches au milieu desquelles elles habitent, sauvages comme les déserts où elles dressent leurs tentes; là aussi sont de vastes régions où, sous un beau ciel, sur une terre que l'on dirait enchantée, riche de toute espèce de trésors, d'une fécondité merveilleuse, végète un peuple que la succession des siècles laisse toujours dans le même état, ne connaissant d'autre vie que celle de la brute, ignorant les bienfaits de notre foi et de notre civilisation, livrés à mille superstitions basses et dégradantes; là où Dieu s'est plu à répandre ses dons avec le plus d'abondance, de prodigalité et de magnificence, c'est là qu'il est ignoré; là où la nature, toujours belle, toujours parée, le proclame plus éloquemment que partout ailleurs, l'homme méconnaît sa voix, semblables à ces statues dont parle le prophète, qui ont des oreilles pour ne pas entendre, des yeux pour ne point voir. — L'encens qui n'est dû qu'au vrai Dieu, on l'offre à des idoles de métal, de bois ou de pierre; le paganisme y règne sous des noms divers, avec tout ce qu'il peut avoir de plus bas, de plus dégradant; car ce n'est pas même



elle leur communique ses *Annales*, qui sont composées surtout de lettres écrites par des missionnaires. Rien de plus intéressant, de plus instructif et de plus édifiant que ce recueil, qui paraît tous les deux mois. On y voit tour à tour les travaux, les souffrances, les joies, les espérances et les triomphes des nouveaux apôtres dont quelques-uns, de temps en temps, sont appelés à cueillir la palme du martyre. On y voit comment se fondent, comment se développent et s'affermissent les chrétientés nouvelles (1). Au seu-

ce paganisme qui, en Grèce et à Rome, voilait ses monstruosités sous la grâce ou la majesté des formes ; ce n'est point ce panthéisme que les savants antiques enseignaient dans leurs écoles, et que voudraient en vain ressusciter nos philosophes modernes ; c'est un paganisme aussi ridicule dans ses doctrines que grossier dans ses pratiques. Voilà quelle est la religion d'un très grand nombre... Ailleurs, c'est la religion des Indous avec son culte superstitieux et ses pratiques souvent sanguinaires ; ailleurs c'est le Coran, l'islamisme, qui, tout en ordonnant de n'adorer qu'un seul Dieu et un seul prophète, réduit l'homme à une vie matérielle et l'abrutit. En ces contrées enfin, sont des religions funestes à l'homme, ennemies du vrai Dieu, et qu'il faut détruire. En considérant toutes ces nations, n'ai-je donc pas le droit de vous dire ici ce que le Sauveur disait à ses disciples : La moisson est abondante, et les ouvriers qui doivent la récolter sont peu nombreux ; priez donc le Père céleste d'en envoyer... A la prière, joignez l'aumône, ainsi que le disait saint Pierre, 1. Petr. II, 9 : Vous n'êtes pas seulement une tribu choisie et un peuple d'élection, mais vous êtes encore un sacerdoce royal, chargé d'annoncer les vertus de Celui qui vous appelle des ténèbres à la lumière. A vous donc aussi une mission a été donnée, mission sainte, mission sublime, mission que vous devez être jaloux de remplir, car elle vous honore : c'est de répandre cette lumière qui vous a été donnée, c'est de publier les vertus de Jésus-Christ, qui font votre salut, afin qu'elles fassent celui des autres. Ces peuples, comme vous, sont appelés par la Providence à y participer... Ps. cxlvi, 9... Coloss. III, 11... Matth. xxviii, 19... Qu'il soit donc connu, cet Evangile, de ces nations qui peut-être n'attendent que vos messagers pour le recevoir... — Il est encore un autre motif, moins important sans doute, mais grand aussi et glorieux pour vous, éminemment digne de votre zèle. En donnant à ces peuples le bienfait de la foi, vous leur donnez en même temps celui de la civilisation. Car la civilisation est le fruit du Catholicisme, et lui seul sait la donner... Voulons-nous nous convaincre de la civilisation que la foi donnera à ces peuples, jetons un coup d'œil sur les missions à jamais mémorables du Paraguay, de Cayenne, de la Californie, de la Louisiane, du Canada... Là, enfin, s'élevèrent ces républiques chrétiennes où vécut, au sein de la paix et du bonheur, des peuples qui auparavant étaient regardés comme insociables, et voilà aussi ce que vos aumônes, vos prières, procureront aux infidèles (Anonyme, *Tribune sacrée*, tome XIX). — Les missions ont formé plus d'hommes dans les nations barbares, que les armées victorieuses des princes qui les ont subjuguées. Le Paraguay n'a été conquis que de cette façon. La douceur, le bon exemple, la charité et l'exercice de la vertu, constamment pratiquée par les missionnaires, ont touché les sauvages et vaincu leur ferocité. Ils sont venus souvent d'eux-mêmes demander à connaître la loi qui rendait les hommes si parfaits, ils se sont soumis à cette loi et réunis en société. Rien ne fait plus d'honneur à la religion que d'avoir civilisé ces nations et jeté les fondements d'un empire sans autres armes que celles de la vertu (Buffon).

(1) On se les prêtera tour à tour (les *Annales*) ; les familles se réuniront autour du foyer, la semaine après les travaux, le dimanche après les offices, pour écouter les lettres des missionnaires ou des néophytes, les suivre dans leurs voyages à travers les océans, les bois, les neiges, les glaces, les tempêtes et les bêtes féroces, assister à leurs chants, à leurs prières au pied d'un autel agreste, dans un oratoire de feuillage ou sur le pont d'un vaisseau, les admirer enfin dans leurs vertus où la force la plus élevée s'unit à l'ingénuité la plus naïve.

point de vue de la curiosité et de la science, les *Annales de la Propagation de la Foi* sont très supérieures aux récits des excursionnistes et des voyageurs ; car ceux-ci ne font que traverser rapidement les pays dont ils nous parlent, et que par conséquent ils ne connaissent que fort peu ; tandis que les missionnaires, demeurant de longues années dans ces pays, et se mêlant à la vie des habitants, racontent avec compétence tout ce qu'il peut être intéressant d'en connaître.

Un autre avantage offert par l'Œuvre de la Propagation de la Foi, ce sont les indulgences dont les Souverains-Pontifes l'ont enrichie, et que ses associés peuvent gagner. On en trouve le détail sur chaque numéro des *Annales*, et tout chrétien soucieux de ses intérêts spirituels peut réaliser chaque jour une abondante somme de satisfactions, tant pour lui-même que pour les âmes souffrantes du Purgatoire.

Enfin, sans même gagner ces indulgences, le seul fait d'être de la Propagation de la Foi est ou ne peut plus salubre (1). Car comme on aide les missionnaires, on a part à tout ce qu'ils font et à tout ce qu'ils souffrent ; on prêche l'Évangile avec eux, on convertit avec eux les pauvres sauvages, avec eux on en fait des chrétiens et des saints (2). Ce n'est pas tout : quels interces-

Ces lectures, faites avec charme dans le sanctuaire domestique, seront aussi salutaires qu'elles paraîtront attrayantes. Elles ranimeront l'esprit chrétien parmi vos fidèles. Ce sera comme une éloquente prédication qui leur reviendra de par delà les mers. Les aînés rougiront d'occuper un rang moins honorable que les nouveaux venus dans le royaume de leur commun Père, et, par là, l'œuvre dont vous vous serez constitués les fondateurs ou les instigateurs, sera réellement pour votre troupeau, comme pour nos missions lointaines, l'*Œuvre de la Propagation de la Foi* (Mgr PLANTIER, loc. cit.)

(1) Un temps a été prêté par le Maître où, toute division cessant, il n'y aurait plus qu'un seul bercail sous un seul Pasteur, et vous appelez avec une vive et légitime impatience l'heure et l'accomplissement de cette réunion solennelle. Ah ! contribuez à seconder, à multiplier les conversions au-dehors, et ce sera travailler à les préparer au-dedans ! Soy-z les auxiliaires de la vraie foi dans les pays infidèles ou schismatiques, et vous le serez aussi dans votre patrie ! Le coup que vous frapperez en Angleterre, en Suisse, en Allemagne, en Amérique, en Corée, aura son contre-coup dans nos plaines et nos montagnes ; tous deux auront la même puissance et produiront les mêmes ébranlements. La charité n'est jamais sans retour. Vos bienfaits, après avoir vivifié les régions désolées qui les auront recueillis, reviendront à nous par des voies mystérieuses pour vivifier, à leur tour, les parties desséchées de notre héritage. Ils ressembleront à ces fleuves qui vont se précipiter dans les mers, et que les mers restituent aux sommets d'où ils sont descendus, jusqu'à ce qu'enfin nous allions tous, chrétiens de la vieille Europe et chrétiens de nos nouvelles Eglises, nous réunir dans le sein de Dieu, vaste océan de lumière et de paix où nous devons être abreuvés d'ineffables délices pendant les siècles des siècles (Mgr PLANTIER, loc. cit.)

(2) Chaque vertu a son auréole, chaque victoire sa couronne, chaque œuvre son mérite propre et particulier. Il y a le mérite de l'aumône, le mérite de la patience, le mérite du jeûne, le mérite de la prière. Le glorieux et singulier privilège de l'association est de conférer à ses membres toutes les spécialités de mérites, comme le but de son institution est d'embrasser toutes les diversités de services et de dévouements. Du moment que vous prenez rang dans ses lignes, votre prière, votre aumône vous donnent droit à tous les fruits, à tous les mérites, à toutes les gloires de l'Œuvre elle-même, mérites des apôtres, mérites

seurs ne s'attire-t-on pas sur la terre, et quels protecteurs dans le ciel ! Car les pauvres sauvages, une fois convertis, ne manquent pas de prier pour tous ceux qui ont contribué à leur faire connaître l'Évangile ; et lorsqu'ils sont arrivés au ciel, soit par une mort chrétienne, soit par le martyre, ah ! ils n'ont garde d'oublier leurs bienfaiteurs d'ici-bas, et comme ils ont été aidés par eux pour arriver à la foi, ils les aident à leur tour pour les faire parvenir à la céleste patrie.

*Conclusion.* — Je viens de vous expliquer, chrétiens, le but de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, ses moyens et ses avantages. Son but, c'est la conversion et le salut des infidèles. Ses moyens, c'est la prière et une faible cotisation. Ses avantages, c'est le règne de Dieu agrandi, la mission évangélisatrice de l'Église facilitée, les peuples idolâtres relevés de leur prodigieuse dégradation et préservés de la mort éternelle, leurs bienfaiteurs instruits, édifiés, enrichis de mérites, protégés. Sainte et admirable par sa fin, facile et populaire par ses moyens, précieuse par ses rares avantages, cette Œuvre a reçu les encouragements de tous les évêques de la catholicité, et les bénédictions de tous les Papes qui se sont succédés sur le trône de saint Pierre depuis sa fondation, c'est à dire de Pie VII, de Léon XII, de Pie VIII, de Grégoire XVI, de Pie IX et de Léon XIII (1). Quoi de plus ? La gloire de Dieu,

des confesseurs, mérites des martyrs ; vous catéchisez, vous prêchez, vous baptisez par toutes ces bouches et toutes ces mains, instruments de votre zèle ; vous triomphez par tous ces courages qui soutient votre charité. Vous avez part à tout ce qu'ils entreprennent, à tout ce qu'ils accomplissent, à tout ce qu'ils souffrent pour l'honneur de Dieu et le salut des hommes. O miracle de la communion des saints, de la réversibilité des mérites, source de consolations et d'espérances qui rend toutes choses communes entre les frères (Le card. GIRAUD, loc. cit.)

(1) Cette œuvre grande et très sainte, que de modiques offrandes et des prières quotidiennes adressées à Dieu par chaque associé soutiennent, accroissent, fortifient, qui a pour objet de sustenter les ouvriers apostoliques, d'exercer à l'égard des néophytes les œuvres de la charité chrétienne et de délivrer les fideles de la fureur des persécutions. Nous l'estimons très digne de l'admiration et de l'amour de tous les gens de bien. Et il ne faut point croire que ce soit sans un dessein particulier de la divine Providence, qu'un bien si utile à l'Église lui a été accordé dans ces derniers temps. A une époque, en effet, où les inclinations de tous genres de l'ennemi infernal attaquent l'Épouse bien-aimée de Jésus-Christ, rien ne pouvait lui arriver plus opportunément que de voir les fideles enflammés du désir de propager la vérité catholique, joindre leurs efforts et leurs ressources pour travailler à gagner tous les hommes à Jésus-Christ (Grégoire XVI, *Lettre Encycl.* du 15 août 1840). — Nous nous faisons un devoir de stimuler le zèle pieux et la charité des chrétiens, pour qu'ils s'appliquent à aider, ici par des prières, là par des aumônes, l'œuvre sacrée des missions et de la Propagation de la Foi. Combien grande est l'excellence de cette œuvre, c'est ce que montrent soit les biens qui y sont attachés, soit les avantages et les fruits qui en résultent. Cette œuvre sainte, en effet, tend directement à la gloire du nom divin et à l'extension du règne de Jésus-Christ sur la terre ; elle est une source incroyable de bienfaits pour ceux qui sont retirés de la fange du vice et de l'ombre de la mort, et qui non seulement sont rendus participants du salut éternel, mais passent de la vie inculte et des mœurs barbares à tous les avantages de la vie civilisée. Bien plus, elle est extrêmement utile et fructueuse pour tous ceux qui y prennent quelque part, car elle leur procure des richesses spirituelles, leur offre matière à mériter et rend pour ainsi dire Dieu lui-même leur débiteur (Léon XIII, *Lettre Encycl.* du 3 décembre 1880.)

l'honneur de l'Église, la foi, l'humanité, notre intérêt, tout nous fait donc un devoir de nous enrôler parmi les membres de cette Œuvre. Écoutez la double voix de notre cœur et de notre conscience qui nous dit de ne pas hésiter. Et en même temps que nous inscrirons nos noms sur les listes de l'Œuvre, nous acquerrons une sérieuse garantie qu'un jour Dieu les inscrira pareillement, n'en doutons pas, sur le livre de la vie éternelle. Ainsi soit-il.

## UN AIDE DANS LA DOULEUR

Par l'Auteur des AVIS SPIRITUELS

“ C'est le Seigneur qui guérit  
les cœurs brisés et qui ferme  
leurs blessures. ” ( Ps. cXLVI, 3 )

HUITIÈME ÉDITION, 1 fort vol. in-18.....\$0.85

### LE CONTRE-POISON EFFICACE.

“ On ne trouve personne assez insensé, dit saint Augustin, pour prendre volontairement du poison et se dire : Peut-être ne me fera-t-il pas de mal. ” — Cependant on voit une multitude de gens saisir avec avidité le breuvage doux, mais empoisonné des plaisirs sensuels qui recèle la mort pour le temps et pour l'éternité. On en voit beaucoup avaler comme de l'eau l'iniquité qui est un mortel poison pour l'âme, sans même s'inquiéter d'avoir sous la main un contre-poison salutaire. Ce poison, qu'on s'assimile sans crainte et en se jouant des lois de Dieu et de l'Église, n'abrège pas toujours la vie du temps, mais il met notre âme en péril pour l'éternité.

Vous avez, peut-être en riant, bu ce poison dans de brillantes coupes sans vous douter du venin qu'il attachait à vos entrailles. Dieu, tout à coup, par la douleur, a infiltré dans votre cœur, dans votre esprit, dans tous vos membres, l'efficace contre-poison de la douleur qui est venu combattre les perfides effets du péché sur votre âme, la disposer par une pénitence forcée à recouvrer ses forces. Ne vaut-il pas mieux avaler une potion désagréable que de périr ? Si elle vous cause d'affreuses répugnances, priez, et trempez-y vos lèvres sans sourciller, sans gémir.

Si votre Ange gardien vous annonçait que vous n'avez plus que ce jour à vivre, ne l'emploieriez-vous pas à prévenir par une rigoureuse pénitence celle qui vous serait la nuit suivante infligée au tribunal de Jésus-Christ ? Eh bien ; vous n'avez en réalité qu'*aujourd'hui* pour expier vos péchés ; car le lendemain n'est promis à personne. Combien ne le verront que des rives éternelles ? Au moins 80,000 âmes. Peut-être serez-vous de ce nombre !...

Buvez donc avec intrépidité à la coupe salutaire de la douleur qui combat le péché ; et demandez à Dieu la grâce de ne pas perdre une goutte du contre-poison que sa miséricorde veut bien vous départir avant votre mort.

# PARTIE LÉGALE

Rédacteur : ALBY

## BAIL A COMMERÇANT MINEUR

QUESTION.— Je suis boulanger et j'ai loué mon établissement à un mineur qui fait le commerce de la boulangerie. Ce mineur commerçant est-il lié par le bail :

*Charles L...*

RÉPONSE.— Oui. L'article 323 du code civil décrète que :

“ Le mineur qui fait commerce est réputé majeur pour les faits relatifs à ce commerce.”

La location des lieux nécessaires pour faire le commerce est un de ces faits qui entraînent la responsabilité du mineur commerçant.

## DEBITEUR EN DECONFITURE

QUESTION.— Un débiteur en déconfiture peut-il payer un créancier *non privilégié* au détriment de ses autres créanciers ?

*Un créancier.*

RÉPONSE.— Non, il n'a pas ce droit. Tous les créanciers *non privilégiés* doivent être payés au *marc la livre*. Les préférences sont illégales.

## AUX CORRESPONDANTS

IGNORANT.— Une personne ne peut pas se faire justice à elle-même. Il faut avoir recours aux tribunaux. Tel est le principe général. Pour le cas spécial dont vous parlez, il m'est impossible de vous donner une réponse satisfaisante sans voir les actes et sans connaître les raisons qui ont fait insérer les clauses que vous citez.

SPÉCULATEUR.— Votre courtier doit prouver que vous lui avez donné l'autorisation d'acheter les parts de banque en question. Comme les autres mandataires, il doit agir dans les limites tracées par l'autorisation qui lui a été donnée.

(De *La Croix* du 31 mars 1898.)

## Une cause importante à la Sacrée Congrégation du Concile.

On nous écrit de Rome :

La Sacrée Congrégation du Concile vient de terminer un long

différend qui existait entre l'évêque de Strasbourg et l'archevêque de Besançon, relativement à la propriété d'un Petit Séminaire construit à la Chapelle-sous-Rougemont, village situé dans le territoire de Belfort, et alors sous la juridiction de Strasbourg.

La guerre malheureuse de 1870 donnait l'Alsace à l'Allemagne, mais la paix laissait le territoire de Belfort à la France et l'évêque de Strasbourg se trouvait, par le fait, avoir une partie de son diocèse sur le sol français. Pour remédier à cet état de choses qui pouvait avoir des inconvénients graves, un décret consistorial de 1874 démembrait le territoire de Belfort du diocèse de Strasbourg et l'unissait à celui de Besançon. Dans cette partie annexée se trouvait le collège de la Chapelle. Mais bientôt il perdait les élèves d'Alsace et, malgré de nombreux secours, ne pouvait faire face aux dépenses. D'où se posait une question de liquidation qui comprenait un double point : celui de la propriété de l'immeuble, celui des charges qui le grevaient.

On chercha à arranger l'affaire à l'amiable, et l'archevêché de Besançon fit des propositions d'accommodement auxquelles l'évêque de Strasbourg répondit par des contre-propositions ; finalement, l'affaire arriva à la Sacrée-Congrégation du Concile qui eut à examiner cette double question.

Le 26 février 1898, la Sacrée-Congrégation a répondu que le Séminaire de la Chapelle appartenait au diocèse de Besançon en vertu de l'acte consistorial du 10 juillet 1874 qui démembrait Belfort et son territoire du diocèse de Strasbourg. Elle donnait ensuite des règles pour déterminer la répartition des charges suivant des pourparlers qui avaient eu lieu en 1894.

Ce qui fait l'importance de cette cause, c'est le point de droit qu'elle soulève et qu'elle résout. On ne traite pas *ex professo* la question de savoir à qui appartient réellement la propriété des biens ecclésiastiques qui se trouvent dans les divers diocèses, mais on établit ce principe. Toutes les fois que l'autorité légitime démembré un territoire d'un diocèse pour l'incorporer à un autre, il y a non seulement transfert de la juridiction ecclésiastique sur les sujets qui se trouvent sur le territoire démembré, mais transfert de la propriété et administration de tous les biens ecclésiastiques qui en faisaient partie.

L'acte pontifical a donc un effet non seulement moral, mais matériel, et le Pape, en vertu de son haut domaine, fait passer la propriété des meubles et immeubles d'un diocèse à un autre, bien entendu avec toutes les charges qui la grevaient.

Telle est en deux mots cette cause, importante moins par l'entité des sommes en jeu, que par l'affirmation du principe qu'elle proclame et qui trouve fréquemment son application.

## NOUVELLES MÉDITATIONS PRATIQUES

Pour tous les jours de l'année, sur la vie et la doctrine de N.-S. Jésus-Christ, destinées principalement à l'usage des communautés religieuses, par le Père BRUNO VERCROYSE, S. J. Vingtième édition.—Ouvrage revu et enrichi de plusieurs neuvaines et octaves; de méditations pour les premiers vendredis du mois et pour les jours de communion; d'exercices appropriés au renouvellement des vœux, et à une retraite de huit jours; d'une nouvelle méthode d'entendre la Messe et de Remarques propres à faciliter la Méditation; d'une table alphabétique des matières et des méditations sur les évangiles des dimanches.—*Le principal sujet de nos méditations doit être la vie de N.-S. Jésus-Christ.* (IMITATION, L. I. CH. I.)

2 vol. in-12..... \$1.75

Ce qu'il y a de plus nouveau dans ces méditations, c'est la distribution des matières entre les différents jours de l'année. Jusqu'ici, on a choisi entre deux systèmes qui ont également leurs inconvénients : certains auteurs suivent uniquement l'ordre du calendrier, c'est-à-dire ne tiennent compte que du rang occupé dans le mois par chaque jour; d'autres, afin de pouvoir embrasser régulièrement dans leur cadre la succession des fêtes mobiles, s'attachent à l'ordre des dimanches ou des semaines suivi par l'Eglise dans son office. Le P. Vercroyse a adopté une combinaison assez heureuse des deux systèmes, qui lui permet d'échapper en partie aux inconvénients de l'un et de l'autre : il suit l'ordre du calendrier depuis le 1er de janvier jusqu'au 4 février (premier jour où puisse tomber le mercredi des cendres), puis depuis le 1er juillet jusqu'au 31 décembre : et l'ordre des semaines dans l'intervalle de ces deux périodes, qui comprend toutes les fêtes mobiles. Chaque semestre occupe un volume, mais le premier est complété par un mois intercalaire de trente-trois méditations, à placer en tout ou en partie avant le mercredi des cendres ou après la fête du Sacré-Cœur.

Pour sujets de méditations, l'auteur propose, avant le carême, la sainte enfance de Notre-Seigneur; pendant le carême, les mystères de sa passion et de sa mort; dans le temps pascal, les actes et les discours de Jésus ressuscité et les premières prédications des apôtres. Le reste de l'année est consacré à la vie publique du Sauveur, à sa prédication, à ses miracles, à ses vertus. De temps en temps la suite du récit évangélique est interrompue par des méditations spéciales sur les devoirs monastiques, sur la vie des principaux saints, et sur certaines fêtes importantes, dont plusieurs sont précédées d'une neuvaine ou suivies d'une octave. Chaque méditation est conçue d'après le plan des *Exercices spirituels* de saint Ignace. On y trouve d'abord deux *préludes* destinés à préparer l'esprit et le cœur à la réflexion; puis des considérations qui nous ont paru aussi instructives qu'édifiantes; enfin des applications et des résolutions indiquées avec beaucoup de sobriété, car dans cette partie les détails sont essentiellement personnels, et par conséquent variables. Outre l'ensemble de sujets que nous avons indiqué, chaque volume est enrichi de trois séries de méditations destinées à servir pour le premier vendredi de chaque mois en l'honneur du Sacré-Cœur, pour le jour de la récollection du mois, et enfin pour les jours de communion.

Cet ouvrage, fruit d'une longue expérience dans la direction des âmes, atteste une solide connaissance des faiblesses et des misères du cœur humain, et de la parole de Dieu qui en est le remède. L'auteur a soigné toutes les parties de son œuvre avec une attention scrupuleuse. Quoiqu'il la destine particulièrement aux communautés religieuses des deux sexes, elle pourra aussi être utile aux ecclésiastiques séculiers.

---



---

## MANUEL DES AMES INTÉRIEURES

Recueil d'Opuscules Inédits du P. Grou de la Compagnie de Jésus

1 vol. in-12..... 0.40

---



---

### De la vraie et solide dévotion.

Le mot *dévotion*, qui est latin, répond à celui de dévouement. Une personne dévote est donc une personne dévouée à Dieu. Il n'y a point d'expression plus forte que celle de dévouement pour marquer la disposition où est l'âme de tout faire et de tout souffrir pour celui auquel elle est dévouée.

Le dévouement aux créatures (j'entends celui qui est légitime et autorisé de Dieu) a nécessairement des bornes. Le dévouement à Dieu n'en a point, et n'en peut avoir. Dès qu'on y met la moindre réserve, la moindre exception, ce n'est plus un dévouement.

La vraie et solide dévotion est donc cette disposition du cœur par laquelle on est prêt à faire et à souffrir, sans exception ni réserve, tout ce qui est du bon plaisir de Dieu. Cette disposition est le don le plus excellent du Saint-Esprit. On ne saurait le demander trop souvent et avec trop d'ardeur; et l'on ne doit jamais se flatter de l'avoir dans toute sa perfection, puisqu'elle peut toujours croître, soit dans elle-même, soit dans ses effets.

On voit, par cette définition, que la dévotion est quelque chose d'intérieur et même d'intime, puisqu'elle affecte le fond de l'âme et ce qu'il y a en elle de plus spirituel, savoir: l'intelligence et la volonté. La dévotion ne consiste donc ni dans le raisonnement, ni dans l'imagination, ni dans le sensible. On n'est pas dévot précisément parce que l'on est en état de bien raisonner sur les choses de Dieu, ni parce qu'on a de grandes idées, de belles images des objets spirituels, ni parce qu'on est quelquefois attendri jusqu'à verser des larmes.

On voit encore que la dévotion n'est pas quelque chose de passager, mais d'habitude, de fixe, de permanent, qui s'étend à tous les instants de la vie et qui doit régler toute la conduite.

Le principe de la dévotion est que Dieu étant l'unique source et l'unique auteur de la sainteté, la créature raisonnable doit dépendre de lui en tout, et se laisser absolument gouverner par l'esprit de Dieu. Il faut qu'elle soit toujours attachée à Dieu par son fond, toujours attentive à l'écouter au dedans d'elle-même,



toujours fidèle à accomplir ce qu'il demande d'elle à chaque moment.

Il est donc impossible d'être vraiment dévot à moins que d'être intérieur, adonné au recueillement, accoutumé à rentrer en soi-même, ou plutôt à n'en jamais sortir, à posséder son âme en paix.

Quiconque se livre aux sens, à l'imagination, aux passions, je ne dis pas dans les choses criminelles, mais dans celles qui ne sont pas mauvaises en elles-mêmes, ne sera jamais dévot ; car le premier effet de la dévotion est de captiver le sens, l'imagination et les passions, et de ne jamais y laisser entraîner sa volonté.

Quiconque est curieux, empressé, aimant à se répandre au dehors, à se mêler des affaires d'autrui, ne peut habiter avec soi-même ; quiconque est critique, médisant, railleur, emporté, méprisant, hautain, délicat sur tout ce qui touche l'amour-propre ; quiconque est attaché à son sens, entêté, opiniâtre, ou asservi au respect humain, à l'opinion publique, et par conséquent faible, inconstant, changeant dans ses principes et dans sa conduite, ne sera jamais dévot dans le sens que j'ai expliqué.

Le vrai dévot est un homme d'oraison, qui fait ses délices de s'entretenir avec Dieu, qui ne perd jamais ou presque jamais sa présence ; non qu'il pense toujours à Dieu, cela est impossible ici-bas, mais parce qu'il lui est toujours uni de cœur, et qu'il est conduit en tout par son esprit.

Pour faire oraison, il n'a besoin ni de livre, ni de méthode, ni d'efforts de tête, ni même d'efforts de volonté. Il n'a qu'à rentrer doucement en lui-même ; il y trouve Dieu, il y trouve la paix, quelquefois savoureuse, quelquefois sèche, mais toujours intime et réelle.

Il préfère l'oraison où il donne beaucoup à Dieu, l'oraison où il souffre, l'oraison où l'amour-propre est miné peu à peu et ne trouve aucune pâture, en un mot, l'oraison simple, nue, vide d'images, de sentiments aperçus, et de tout ce que l'âme peut remarquer ou sentir en toute autre espèce d'oraison.

Le vrai dévot ne se recherche en rien dans le service de Dieu, et il s'attache à pratiquer cette maxime de l'*Imitation* : Partout où vous vous trouverez, renoncez-vous.

Le vrai dévot s'étudie à remplir parfaitement tous les devoirs de son état et toutes les véritables bienséances de la société. Il est fidèle à ses exercices de dévotion, mais il n'en est point l'esclave ; il les interrompt, il les suspend, il les quitte même pour un temps, lorsque quelque raison de nécessité ou de simple convenance l'exige. Pourvu qu'il ne fasse pas sa volonté, il est toujours assuré de faire celle de Dieu.

Le vrai dévot ne court point au-devant des bonnes œuvres, mais il attend que l'occasion s'en présente. Il fait ce qui dépend de lui pour la réussite ; mais il en abandonne le succès à Dieu. Il préfère les bonnes œuvres obscures à celles qui ont de l'éclat ; mais il ne fuit pas celles-ci lorsque la gloire de Dieu et l'édification du prochain y sont intéressées.

L'homme dévot ne s'accable point de prières vocales et de pra-

tiques qui ne lui laissent pas le temps de respirer. Il conserve toujours la liberté d'esprit ; il n'est ni scrupuleux ni inquiet sur lui-même ; il marche avec simplicité et confiance.

Il est déterminé à ne rien refuser à Dieu, à ne rien accorder à l'amour-propre, à ne faire aucune faute volontaire ; mais il ne se chicane point, il procède avec rondeur, il n'est point minutieux ; s'il tombe en quelque faute, il ne se trouble point, il s'en humilie, se relève, et n'y pense plus.

Il ne s'étonne point de ses faiblesses, de ses imperfections ; il ne se décourage jamais. Il sait qu'il ne peut rien, mais que Dieu peut tout. Il ne compte pas sur ses bons propos et ses résolutions, mais sur la grâce et sur la bonté de Dieu. Quand il tomberait cent fois le jour, il ne se désolerait pas ; mais il tendrait amoureuxment les mains à Dieu, le priant de le relever et d'avoir pitié de lui.

Le vrai dévot a horreur du mal, mais il a encore plus d'amour du bien. Il pense plus à pratiquer la vertu qu'à éviter le vice. Il est généreux, magnanime, et, lorsqu'il s'agit de s'exposer pour son Dieu, il ne craint pas les blessures. Il aime mieux, en un mot, faire le bien, au risque d'y commettre quelque imperfection, que de l'omettre pour éviter le danger de pécher.

Rien n'est plus aimable dans le commerce de la vie qu'un vrai dévot. Il est simple, droit, ouvert, sans prétention, doux, prévenant, solide et vrai ; sa conversation est gaie, intéressante, il sait se prêter aux amusements honnêtes ; et il pousse la condescendance aussi loin qu'elle peut aller, au péché près.

Qu'on dise ce qu'on voudra, la vraie dévotion n'est point triste, ni pour elle-même ni pour les autres. Comment celui qui jouit continuellement du vrai bien, du seul bien de l'homme, serait-il triste ? Ce sont les passions qui sont tristes, l'avarice, l'ambition, l'amour. Et c'est pour faire diversion aux chagrins dont elles rongent le cœur, qu'on se jette avec fureur dans des plaisirs tumultueux, qu'on varie sans cesse, et qui épuisent l'âme sans la jamais contenter.

Quiconque prendra comme il faut le service de Dieu éprouvera la vérité de cette sentence que, *servir Dieu, c'est régner*, fût-on dans la pauvreté, dans l'ignominie, dans les souffrances. Tous ceux qui cherchent ici-bas leur bonheur hors de Dieu, tous, sans exception, vérifient cette parole de saint Augustin : *Le cœur de l'homme, uniquement fait pour Dieu, est toujours agité jusqu'à ce qu'il se repose en Dieu.*

## OUVRAGES DE YVES LE QUERBEC

Lettres d'un curé de campagne (7ème mille). 1 vol. in-12.....	90c.
Lettres d'un curé de canton (3ème mille). 1 vol. in-12.....	90c.
Le journal d'un Evêque, 1ère partie (3ème mille). 1 vol. in-12.....	90c.
Le journal d'un Evêque, 2ème partie (3ème mille). 1 vol. in-12.....	90c.

VIENT DE PARAÎTRE :

# Vivons \* Heureux

OU TRAITÉ POPULAIRE DU BONHEUR,

Par J. COPPIN

Un volume in-12 de 460 pages.....Prix, broché : \$0 50

On ne peut le nier, voilà un titre *heureux* et qui répond aux aspirations de chacun.

Comme l'esprit de l'homme veut la vérité et sa conscience le bien, *son cœur veut nécessairement le bonheur.*

La question capitale pour lui c'est de saisir où se trouve le vrai bonheur et de connaître les chemins qui y conduisent.

Cette double question, le livre que nous offrons au public nous paraît la résoudre clairement, pratiquement et d'une façon aussi intéressante que convaincante.

D'autres ouvrages ont été écrits sur le bonheur ; mais d'ordinaire ils sont remplis d'une philosophie plus ou moins subtile, et de théories élevées mais peu pratiques.

L'auteur de *Vivons heureux* s'est mis, pour traiter ce palpitant sujet, sur le terrain des réalités, en face de toutes les aspirations honnêtes de l'homme et de ses nécessités de chaque jour.

Sur les dix livres qui composent son ouvrage, il en consacre cinq à traiter largement des sources extérieures et terrestres du bonheur : la richesse, la santé, le plaisir, la gloire, les affections.

Le livre cinquième, qui traite du plaisir, nous a paru un des meilleurs ; il est rempli d'observations qui ne manquent pas d'originalité, mais qui sont d'une vérité incontestable.

Nous ne pouvons en douter, ce volume sera favorablement accueilli du public ; tout homme honnête et soucieux de son bonheur, fût-il mondain, incroyant, socialiste, voudra le lire.

L'auteur, écrivant surtout pour le peuple, a visé à être simple, clair, pratique et a multiplié les traits d'histoire.

Cependant nous trouvons dans ses pages assez de doctrine et de style pour pouvoir affirmer qu'elles ne déplairont point aux personnes lettrées et de bon goût.

Un souffle de vie, de paix, de joie court à travers les pages de *Vivons heureux* et se communique comme naturellement au lecteur.

Puissent tous ceux qui veulent le bonheur de leurs frères et surtout le bien du peuple, prendre à cœur la diffusion de ce livre. Nous sommes persuadés qu'à tout foyer où il pénétrera, il dissipera bien des nuages, séchera bien des larmes et mettra dans les cœurs les doux épanouissements et les vraies vaillances.

L'impression serrée et compacte fait de ce livre l'équivalent de 2 volumes de 300 pages ; et la modicité du prix le met à la portée de toutes les bourses.

LES ÉDITEURS.

# ANCIENNES LITTÉRATURES CHRÉTIENNES

La littérature grecque, par Pierre Batiffol.

1 fort vol. in-12 ..... \$0.90

Ce livre, où l'on s'est appliqué à imiter des modèles comme la " Littérature syriaque " de W. Wright et l' " Histoire de l'ancienne littérature chrétienne " de G. Krüger, résumera l'histoire littéraire chrétienne de langue grecque depuis les origines jusqu'à Justinien, c'est-à-dire jusqu'au terme où l'on est convenu de fixer la frontière de la littérature byzantine.

Les controversistes comme Irénée, Hippolyte, Origène, ont indirectement été les historiens littéraires des hérétiques dont ils réfutaient les écrits, et l'histoire ecclésiastique leur doit de ne s'être point fixée dans le seul genre de la chronique ou de l'hagiographie. Grâce à eux, en effet, Eusèbe de Césarée, entreprenant l'histoire des trois premiers siècles chrétiens, s'est intéressé, en même temps qu'aux listes épiscopales et aux persécutions, aux " hommes qui en chaque génération, soit sans écrire, soit par écrit, avaient prêché la divine parole, et à ceux aussi qui s'étaient donnés pour propagateurs des nouveautés, des erreurs et de la fausse science " (*H. E.* 1, 1). L'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe est ainsi, pour nombre d'écrits perdus et que nous ne connaissons que par lui, la plus précieuse source historique de la plus ancienne littérature chrétienne. Les historiens ecclésiastiques, postérieurs à Eusèbe, comme Socrate ou Sozomène, et les controversistes aussi, comme Épiphane ou Léonce de Byzance, ont continué la tradition et nous sont par là d'un utile secours. Le *De viris illustribus* de saint Jérôme, en 392, inaugura la pure histoire littéraire. Toutefois l'autorité de ce premier essai est faible : la matière de soixante-neuf de ses notices sur cent trente-cinq est textuellement (mais non sans inexactitudes) prise à Eusèbe, et dans les autres où le témoignage de Jérôme est indépendant, il convient, ainsi que le rappelaient les Bollandistes, de " le peser avec la défiance que doit inspirer un écrivain qui se montre plutôt publiciste de talent, écrivant au courant de la plume, qu'historien consciencieux " et précis. Jérôme a eu chez les Latins une suite de continuateurs, dont le premier seul intéresse notre histoire, Gennadius de Marseille en son *De viris illustribus* (ca. 480). Le *De institutione divinarum litterarum* de Cassiodore, composé entre 537 et 555, est une introduction à l'étude de la Bible qui renferme des informations excellentes sur les commentateurs grecs. Le *Myriobiblon* ou " Bibliothèque " de Photius (IXe siècle) est un vaste répertoire où Photius décrit en deux cent quatre-vingts articles de longueurs fort inégales les manuscrits rares qu'il a réunis dans sa bibliothèque ; ces articles comportent une analyse du livre, un jugement sur le style et la doctrine, souvent des morceaux choisis : borné

comme critique, Photius analyse avec soin, et, quand il s'agit de livres maintenant perdus, ses descriptions et ses extraits sont de première valeur. Suidas (Xe siècle) n'est qu'un lexicographe, mais il donne des citations et quelques notices bibliographiques empruntées à des sources anciennes. Enfin, un auteur syriaque du XIVe siècle, Ebedjesu († 1318), dans une sorte d'inventaire de la littérature syriaque existante de son temps, nous a laissé un catalogue des pères grecs traduits en syriaque.

Parmi les modernes, l'histoire littéraire chrétienne peut rappeler les noms du cardinal Bellarmin et son *De scriptoribus ecclesiasticis* (Rome 1613), un livre qui vaut comme initiative et pour quelques intuitions. L'érudition du XVIIe et du XVIIIe siècles nous a donné les travaux de L. E. Dupin, de S. Le Nain de Tillemont, de J. Garnier, de M. Lequien, de D. N. le Nourry, de W. Cave, de C. Oudin, de R. Ceillier, de Fabricius, ce dernier repris par Harles. Le profit que l'on peut avoir aujourd'hui à consulter ces travaux de l'ancienne critique n'est pas négligeable : il est d'un haut prix s'il s'agit des mémoires de Tillemont, œuvre d'un homme qui avait tout lu et judicieusement, des dissertations de Lequien et de Garnier, qui allient si solidement la théologie à l'érudition, ou du répertoire Fabricius Harles, répertoire sans critique interne, mais indispensable pour tout ce qui a trait à l'érudition matérielle.

L'étude de la littérature ecclésiastique grecque dispose aujourd'hui de riches collections de textes imprimés. On peut négliger les anciennes comme De la Bigne ou Gallandi, pour se tenir à celles de Migne, soit sa "Patrologie latine" (1844-1855), soit sa "Patrologie grecque" (1857-1866) : Migne ne faisait que reproduire des éditions antérieures, mais le choix (Pitra le dirigeait, en a été judicieux et la réimpression soignée. On exceptera les volumes que le successeur de Migne a relaits depuis et qui font peu d'honneur à cet entrepreneur ! On conçoit que la critique des textes dans les éditions du XVIIe et du XVIIIe siècles, même chez les Bénédictins français, ait laissé à désirer, au compte de ce que l'on exige aujourd'hui des éditeurs : on ne saurait donc prendre la collection de Migne autrement que pour un instrument provisoire. D'autre part la critique textuelle de nos auteurs n'est scientifiquement cultivée que depuis une vingtaine d'années : elle s'est appliquée aux "Pères Apostoliques", aux "Apologistes", à Origène, à Théodore de Mopsueste, à saint Irénée. L'Académie de Berlin vient d'entreprendre un *Corpus* des écrivains ecclésiastiques grecs des trois premiers siècles, dont le premier volume qui paraît au moment où j'écris ces lignes nous donne une édition critique des œuvres exégétiques et homilétiques d'Hippolyte.

Nous assistons ainsi à une renaissance des études d'histoire littéraire ecclésiastique, dont la tradition semblait survivre jadis dans le cardinal Pitra uniquement. A Berlin, M. Harnack a inauguré en 1882 une collection de "Textes et recherches pour l'histoire de l'ancienne littérature chrétienne", continuée (1897), par l'"Archive pour les anciens écrivains chrétiens", imitée à Cambridge en 1891 par la collection des "Textes et études, contribu-

tions à la littérature biblique et patristique ", que dirige M. Armitage Robinson. En même temps que sous sa direction est entrepris le *Corpus* de l'Académie de Berlin, M. Harnack publie (1893, 1897) sa magistrale " Histoire de l'ancienne littérature chrétienne jusqu'à Eusèbe ", dont trois volumes seulement ont paru à cette heure. L'illustre auteur est un esprit trop sincèrement libéral pour s'offenser d'être suivi avec quelque indépendance par ceux-là même qui doivent davantage à sa science si pénétrante : nous l'avons suivi avec cette indépendance, mais notre présent livre se réduirait à bien peu si nous en effacions tout ce que nous lui devons. Nous avons en cela pris exemple sur la " Patrologie " de O. Bardenheuer, de Munich (1894) : dans un cadre tout traditionnel l'érudite ecclésiastique a rapporté l'histoire littéraire chrétienne grecque, latine, syriaque, arménienne : il a suivi la grecque jusqu'à saint Jean Damascène : son livre est une œuvre solide plutôt que neuve, mais à laquelle M. Harnack est le premier à aimer se référer. L' " Histoire de la littérature byzantine de Justinien à la fin de l'empire romain d'Orient, 527-1453 ", de M. Krumbacher, de Munich, a fait époque : il vient d'en paraître une seconde édition où la littérature théologique byzantine a été traitée par notre confrère A. Ehrhard, de Würzburg, avec une exceptionnelle compétence.

On trouvera dans notre présent livre un exposé rapide de l'état des études d'histoire littéraire grecque chrétienne : ce sera moins une histoire, qu'une introduction. La psychologie des auteurs et l'esthétique des œuvres donneraient lieu à des développements dont la place n'est pas ici. La philologie est à créer, car, pour les écrivains qui vont nous occuper, la critique du texte est à ses débuts et l'histoire de la langue n'existe pas encore. L'histoire des doctrines est de la compétence de l'historien des dogmes et doit ici même lui être réservée. Il nous restait à classer, à dater, à caractériser les pièces de cinq siècles de littérature ecclésiastique : nous nous sommes appliqué à le faire aussi exactement et sobrement que possible. La bibliographie nous a semblé appeler un choix critique : il faut, pensons-nous, se résigner à abandonner les livres qui furent bons, mais qui ont été remplacés par de meilleurs ; s'il en est un qui tiennent lieu de vingt autres, il faut citer celui-là seul ; le rappel de tout ce qui s'est écrit sur une question n'est utile que si la question n'est pas encore résolue. Voilà pour les livres récents. Pour les livres anciens, nous n'avons pas tenu à donner ici ce qui était à la portée de chacun ailleurs, et excellemment dans le répertoire de l'abbé Chevalier.

Paris, mars 1897.

## MADemoiselle de Montpensier à Trevoix

A MADemoiselle Claire de Tugny

(suite)

Le peuple y est fort beau ; les femmes y sont quasi toutes jolies et y ont de fort belles dents. Les paysans y sont habillés à la bressane, et tous fort bien vêtus. On n'y voit point de misérables : aussi n'ont-ils point payé de tailles jusqu'à présent. Peut-être leur serait-il plus avantageux qu'ils en payassent. Ils sont fainéants, et ne s'adonnent à aucun travail, ni commerce, qui leur serait aisé, puisqu'ils sont proches de la rivière et de fort bonnes villes. Ils mangent quatre fois le jour de la viande.—... J'allai à la messe à l'église, puis je dinai en public, pour me faire voir à mes sujets. Je reçus force harangues de toutes les villes. et les présents de celle de Trévoux. C'étaient des citrons doux, au lieu de confitures. Cela est moins commun et plus agréable. Il y avait aussi du vin muscat. J'ordonnai aux consuls de faire des harangues et des présents à madame de Courtenay et à mademoiselle de Vandy.

« Après mon dîner, mon parlement vint me haranguer en robes rouges. Je n'avais pas voulu qu'ils y vinssent à Lyon de cette sorte, de peur qu'il ne se trouvât quelqu'un de la Cour chez moi, et que l'on ne me fit la guerre que j'étais bien aise de me voir haranguer comme la Reine, et que l'on mît un genou en terre devant moi. Mes officiers le firent dans Trévoux, comme font tous les parlements

à leurs souveraines, et je leur dis de se lever.

« Le président me parla fort bien. Je les remerciai de la bonne volonté qu'ils me témoignaient : je les assurai de la mienne. Puis, je leur recommandai de me bien servir, et de rendre bonne justice à mes sujets. Je les assurai qu'ils ne me pouvaient donner des marques de leur affection qui me fussent plus agréables, et que je me sentais obligée, pour la décharge de ma conscience, de les exhorter à faire leur devoir en cela, parce que si je souffrais qu'ils y manquassent, j'en répondrais devant Dieu. Je les haranguai sur l'obligation que les souverains avaient de faire rendre bonne justice à leurs sujets. Je dis de mon mieux, et je crois que je dis bien.

« Comme il n'y a point de comédie si sérieuse après laquelle on ne joue des farces bouffonnes, mon sérieux fini, je jetai un regard riant à Meximieux, ce chevalier d'honneur, qui était avec le parlement, et je lui dis : Vous me devriez une harangue tout seul ; je sais que vous m'aimez assez pour cela. A quoi il répondit agréablement, et me fit rire. Comme c'était un dimanche, et que l'on doit donner le bon exemple à ses sujets, j'allai à vêpres.

« A mon retour, je trouvai des lettres de Paris. Meximieux eut grand soin de me venir demander des nouvelles de l'île. Je n'avais pas eu le loisir d'en ache-

ver la description; je lui répondis que la moitié de mes lettres étaient restées à Lyon : que je les aurais assurément le lendemain. Je l'achevai le soir, et le lundi tout le jour on la copia. Il faut plus de temps à transcrire tout ce que je fais, que je n'en mets à l'écrire."

Mademoiselle de Montpensier se leva encore de fort bonne heure le lundi, mais cette fois elle voulut avoir compagnie, et s'en alla réveiller mademoiselle de Vandy.

—Vite, vite, lui dit-elle, princesse de Paphlagonie, venez au lever du roi-soleil. Déjà l'Aurore a tiré ses rideaux roses, déjà Phœbus, aux crins dorés, fait courir son char sur le dos de la plaine liquide; la Nuit s'est enfuie, repliant ses voiles étoilées, les nymphes de la Saône se hâtent de quitter leurs grottes profondes, les zéphyrus s'élancent, et voici vos pantoufles! Belle Vandy, debout! debout!

—Cruelle princesse, soupira mademoiselle de Vandy, en ouvrant languissamment ses beaux yeux bleus; cruelle princesse! Pourquoi m'éveillez-vous à une heure si indue? Sachez que jamais je n'ai vu l'aurore, et ne me soucie point de lui faire politesse. C'est la divinité la plus enrhumante du monde, une incivile personne qui chasse du ciel mon amie Phœbé et ses demoiselles d'honneur, les étoiles. Laissez-moi dormir encore, de grâce. Je faisais un si joli rêve!

—Non point, dit la princesse; non point, belle dormeuse. Levez-vous, si non je vous arrose!

Elle prit une aiguillère, et, bon gré, mal gré, mademoiselle

de Vandy dut s'habiller à la hâte et suivre la princesse au jardin. Elles arrivèrent juste à point pour voir le soleil apparaître à l'horizon, et mademoiselle de Vandy déclara, en bâillant, que c'était fort joli

—Dites que c'est beau, admirable, superbe et charmant! s'écria la princesse; regardez cette rivière, ces montagnes. C'est le Beaujolais, c'est mon royaume, à moi. Si je deviens impératrice d'Allemagne, je vous nommerai gouvernante des Dombes et du Beaujolais, Vandy, et vous haranguerez le parlement.

—J'aimerais encore mieux régner sur l'île des Chimères, dit mademoiselle de Vandy, mais vous l'avez promise à cet *imbecenido* de chevalier, et ce n'est pas avec lui que je voudrais gouverner.

—Cependant, il est bien amusant, ce pauvre Maximieux! Mais j'entends un battoir. Ah! c'est la pauvre petite laveuse d'hier matin. Je l'avais oubliée. Venez la voir, Vandy!

Et la princesse raconta à sa dame d'honneur la conversation qu'elle avait entendue la veille.

—Que me conseillez-vous? lui dit-elle.

Mademoiselle de Vandy, bonne et charitable personne, dit que le mieux était d'aller voir la jeune femme chez elle, et de lui porter quelques pistoles.

—Allons-y tout de suite, dit Mademoiselle. Plus tard, je n'aurai pas même le temps d'y songer; allons!

Toutes deux prirent leurs loupes de velours noir, et, sortant de l'habitation, descendirent le long d'une petite ruelle,



où se trouvait la maison de Claudine. Mademoiselle, bonne marcheuse, grande et active, avançait rapidement, tandis que la toute mignonne mademoiselle de Vandy, paresseuse par nature, fort myope, et chaussée de pantoufles molles, trébuchait et criait miséricorde sur les pavés pointus.

— Hélas ! disait-elle, l'étrange pays ! on y pave les rues avec des clous plantés par la tête ! Si encore on les balayait ! Aïe !

— Eh quoi ? dit mademoiselle, en se retournant. Le pied de mademoiselle de Vandy s'était si bien engagé entre deux cailloux, qu'en le voulant retirer, elle y avait laissé sa pantoufle bleu de ciel, et restait sur un pied, tenant l'autre dans sa main gauche, et la droite appu-

yée contre le mur, de l'air le plus déconcerté du monde.

Mademoiselle éclata de rire. — J'en ferai une chanson, dit-elle ; voyons, faut-il vous en aller à cloche-pied, et laisser la pantoufle pour qu'un prince charmant vienne la prendre, et la mettre sur son cœur ? Justement, je vois venir M. de Meximieux !

— Ciel ! s'écria mademoiselle de Vandy, j'aimerais mieux marcher sur les mains !

Et, se baissant, elle remit sa pantoufle et pressa le pas d'un air effrayé.

— Allons, rassurez-vous, dit Mademoiselle, il n'y a personne. J'ai menti comme un chien ; nous voici arrivées. Ne me décelez pas.

(à suivre.)

## LE PÈRE HECKER

FONDATEUR DES " PAULISTES " AMERICAINS

1819-1888

Par le Père W. ELLIOTT, de la même Compagnie.

Traduit et adapté de l'anglais avec autorisation de l'auteur. Introduction par Mgr Ireland. Préface par M. l'abbé Félix Klein.

1 fort vol. in-12 ..... 90cts.

## D. W. & A. E. BRUNET

Représentants SPERLING & CO.

Banquiers et Courtiers de Londres, Angleterre

ACHAT ET VENTE DE VALEURS DIVERSES :

Débitures du gouvernement, de chemins de fer, de municipalités, de corporations scolaires, de fabriques et de communautés religieuses. — Les municipalités, les corporations scolaires et les faubriques qui désirent emprunter trouveront avantage à se mettre en relation avec

D. W. & A. E. BRUNET

Téléphone Bell - 2313.

Adresse télég. Sperrin Montréal. 30, rue St-Jacques, Montréal.